en dialogue'

LETTRE DU SERVICE NATIONAL POUR LES RELATIONS AVEC LES MUSULMANS
CONFÉRENCE DES ÉVÊQUES DE FRANCE

- L'ORAISON, PRIÈRE INTIME
- LE *DHIKR* DANS LE CORAN

n° 8 OCTOBRE-DÉCEMBRE 2018

DOCUMENT

OÙ RÉSONNE LE CRI DES PLUS PAUVRES ?

© GIULIO PISCITELLI

DOSSIER

Les catholiques et les phénomènes migratoires

sommaire

N° 8 - OCTOBRE-DÉCEMBRE 2018

3
ÉDITO

- L'AMOUR COMME ÉCOUTE D'AVENIR
  par P. Vincent Feroldi

4-7
ACTUALITÉ

- Il y a huit cents ans
- Un SNRM étoffé
- Un vigile de l'espérance
- Crémation, inhumation et rites religieux

8-43
DOSSIER

LES CATHOLIQUES ET LES PHÉNOMÈNES MIGRATOIRES

- Un chemin pour retisser une identité collective
  par François-Xavier Demoures
- Portrait des groupes
  par More in Common
- Les catholiques et l'islam : de la proximité à l'hostilité, en passant par l'inquiétude
  par François-Xavier Demoures

© GIULIO PISCITELLI

- Les catholiques et les migrants musulmans
  par Omero Marongiu-Perria
- Main dans la main pour vivre ensemble
  par le père Vincent Feroldi
- Les Italiens et les musulmans
  par François-Xavier Demoures
- Ils font bouger les lignes
  par le père Vincent Feroldi
- Nous avons trouvé une grande famille
  Témoignage de Ahmed
- Ouverture à l'autre et confiance en Dieu
  par Frère Aloïs
- L'accueil des migrants : une priorité humaine et pastorale
  par Mgr Claude Rault
- *Fortuna*
  par le père Vincent Feroldi

44-47
DOCUMENT

« JE VIENS D'UNE ÉGLISE OÙ RÉSONNE LE CRI DES PLUS PAUVRES »
par le père Hubert Le Bouquin

48-55
FORMATION

FICHE PASTORALE

- L'oraison, prière intime
  par Sr Géraldine Lasserre

FICHE ISLAM

- Le *dhikr* dans le Coran
  par Denis Gril

56-66
LIRE ET VOIR

- Recensions critiques d'ouvrages sélectionnés par le SNRM

67-68
SPIRITUALITÉ

- Dieu, délice de l'âme
- La visite

Photo de couverture :
Des réfugiés afghans se réchauffent près d'un feu dans la « ville des tentes » à l'extérieur de la gare d'Ostiense, à Rome.

SERVICE NATIONAL POUR LES RELATIONS AVEC LES MUSULMANS
58 avenue de Breteuil, 75007 Paris - Tél. 01 72 36 68 95 - E-mail : snrm@cef.fr

Directeur de la rédaction : P. Vincent Feroldi ***Rédaction :*** Sr Colette Hamza
Avec la collaboration de : Ahmed, frère Aloïs, François-Xavier Demoures, Denis Gril, Sr Géraldine Lasserre, Hubert Le Bouquin, Omero Marongiu-Perria, Gilles Mathorel, Mgr Claude Rault
Édition : Service publication de la CEF ***Impression :*** Saxoprint (Asnières-sur-Seine, 92)
ISSN : 2497-1634 Dépôt légal : octobre 2018

Conférence des évêques de France

édito

L'AMOUR COMME ÉCOUTE D'AVENIR

© STÉPHANE OUZOUNOFF / CIRIC

P. Vincent Feroldi
Directeur du Service national pour les relations avec les musulmans
vincent.feroldi@cef.fr

Aux participants à la conférence internationale, le 20 septembre dernier, sur la xénophobie, le racisme et le nationalisme populiste dans le contexte des migrations, le pape François faisait le constat de la multiplication de « *sentiments de suspicion, de peur, de mépris et même de haine à l'égard d'individus ou de groupes jugés différents en raison de leur appartenance ethnique, nationale ou religieuse, et, en tant que tels, jugés insuffisamment dignes de participer pleinement à la vie de la société* ».

Aussi déclarait-il que, pour le chrétien, « *l'autre n'est pas seulement un être à respecter en vertu de sa dignité intrinsèque, mais surtout un frère ou une sœur à aimer* ». En effet, en Christ, ajouta-t-il, « *la tolérance se transforme en amour fraternel, en tendresse et en solidarité active* ».

Reconnaissons-le : c'est un véritable défi ! Pour pouvoir le relever, il faut oser regarder notre monde tel qu'il est, comprendre ce qui anime le cœur des hommes et femmes de notre temps et oser proposer des chemins nouveaux basés sur la rencontre, la justice, la fraternité et le partage.

Mais le croyant – juif, chrétien ou musulman – n'oubliera pas qu'il ne peut construire l'avenir sans se mettre à l'écoute de son Créateur, par exemple par l'oraison, pour le chrétien, ou le *dhikr*, pour le musulman, et sans aimer son prochain.

Ainsi les fondements de son action ne seront pas du sable, mais du granit, et il découvrira qu'en aimant, il connaîtra Dieu. ■

► Dialogue interreligieux

Il y a huit cents ans…

■ 2019 sera l'année du VIII^e centenaire du passage de François d'Assise à Damiette et à Saint-Jean-d'Acre. Ce sera l'occasion de célébrer cette rencontre, devenue symbole du respect de l'autre, du dialogue interreligieux et de la possible ouverture du cœur aux porteurs d'autres traditions de foi.

Saint François d'Assise est un des précurseurs du dialogue interreligieux car il désirait ardemment tisser des liens avec les musulmans pour bâtir la paix. François rendit visite au sultan d'Égypte pour lui indiquer, ainsi qu'à son peuple, la voie du Salut et de la vérité…

1219 T 2019
RENCONTRE ENTRE
FRANÇOIS & LE SULTAN
اجتماع القديس فرنسيس مع السلطان

En effet, au cours de la V^e croisade, en juin 1219, saint François quitta Assise pour se rendre auprès des musulmans. Sur un bateau rempli de soldats, de marchands et de quelques religieux, il parvint à Saint-Jean-d'Acre, la capitale des Croisés depuis la prise de Jérusalem par Saladin en 1187. Mais son désir était de sortir du camp chrétien et de rencontrer l'ennemi apocalyptique de l'époque, non avec les armes mais avec le cœur. Aussi débarqua-t-il au milieu de la guerre, à Damiette, dans la vallée du Nil et, pendant une trêve, il réussit à passer les lignes pour rencontrer le sultan Al Malik-al-Khamîl. Le Poverello d'Assise avait envisagé le risque du martyre, mais il voulait avant tout professer que Jésus était venu parmi les hommes leur annoncer qu'ils étaient tous tous frères. Le neveu de Saladin le reçut avec beaucoup de courtoisie, notent les chroniqueurs, mais cette visite fut considérée comme un échec du côté chrétien. Heureusement les religieux chrétiens qui virent le départ et le retour de François furent assez étonnés pour nous donner quelques détails. Hélas, on ne sait pas grand-chose des entretiens et, aujourd'hui encore, on raconte des anecdotes inventées plus d'un siècle plus tard.

Ce VIII^e centenaire donnera lieu à des colloques à Paris et Marseille, à des pèlerinages à Saint-Jean-d'Acre et Damiette, à une journée mémoriale à laquelle l'Église catholique en France s'associera, le dimanche 27 octobre 2019, jour du 34^e anniversaire de la Rencontre d'Assise initiée par Jean Paul II.

Les conférences de Carême 2019 à Notre-Dame-de-Fourvière, à Lyon, seront centrées sur cette thématique et bien d'autres diocèses s'associeront aussi à cette commémoration souhaitée par toute la famille franciscaine. Le numéro 10 de *En Dialogue* (juin-septembre 2019) lui sera consacré. ■

► Relations avec les musulmans

Le SNRM étoffé

■ **Travailler et réfléchir à plusieurs, une priorité !**

À la réouverture des bureaux en septembre dernier, le sourire était de rigueur au SNRM. M^mes^ Cathy Desfray-Chopick, secrétaire-comptable, et Anne Perouchine, documentaliste, étaient fidèles et actives au poste.

Le père Vincent Feroldi et sœur Colette Hamza venaient de voir leur mission renouvelée pour trois ans et ils peuvent dorénavant s'appuyer sur le travail de cinq « experts » : MM. Denys Bourguignat et René Roudaut, père Pierre Belhache, du diocèse de Rouen, Mgr Claude Rault et père Gilles Mathorel, tous deux pères blancs.

En lien avec Mgr Jean-Marc Aveline, président du Conseil pour les relations interreligieuses et les nouveaux courants religieux, et du père Emmanuel Coquet, secrétaire général adjoint à la Conférence des évêques de France, toute l'équipe du SNRM s'est donc mise à l'écoute des diocèses, de la communauté musulmane et de la société, pour favoriser une meilleure connaissance de l'islam, promouvoir une culture de la rencontre et servir un dialogue franc et constructif. Pour cela, ils développent les outils du SNRM que sont le site internet, *Les dossiers du* SNRM, la revue *En Dialogue* et le compte twitter @PVincentFeroldi, organisent des formations nationales et vont à la rencontre des acteurs de terrain dans les diocèses.

Réunissant l'équipe du SNRM, quelques délégués diocésains et des partenaires institutionnels comme la Pastorale des migrants, l'Œuvre d'Orient, l'Enseignement catholique et le Secours catholique, la plénière semestrielle sera le lieu du partage, de l'échange et de la réflexion. C'est un temps indispensable pour que le SNRM soit veilleur et puisse remplir pleinement l'ensemble de ses missions ■

►Hommage au cardinal Tauran

Un vigile de l'espérance

L'Institut catholique de la Méditerranée (ICM, *Chemins de dialogue*), l'Académie catholique de France et le Service national pour les relations avec les musulmans (SNRM, *En dialogue*) se sont associés pour coéditer *Un vigile de l'espérance : le cardinal Jean-Louis Tauran* en hommage à celui qui, tout au long de son ministère, fut un homme de foi, profondément ancré dans la prière et l'amitié avec le Christ, au service de ses frères et sœurs en humanité. Avec une préface de Mgr Jean-Marc Aveline, articles de Jean-Jacques Pérennès, Christophe Roucou, Pierre Morel, et postface de Philippe Capelle-Dumont. Sortie prévue en novembre 2018. ■

LA CRÉMATION en chiffres

Chaque jour en France, ce sont quelque 450 personnes qui choisissent la crémation pour leurs obsèques ou celles de leurs proches, soit plus de **165 000 crémations par an.** En effet, selon la Fédération française de crémation, *« en 1980, 1 % des obsèques faisait l'objet d'une crémation en France, contre 30 % en 2010 »*. Ce chiffre atteindrait même 36 % en 2017 et la tendance n'est pas prête de s'inverser puisque, toujours selon la Fédération française de crémation, ***« la crémation représentera 50 % des obsèques en France d'ici 2030 »***.

▶ Funérailles et islam

Crémation, inhumation et rites religieux

■ En juillet dernier, à Limoges, la crémation de la dépouille d'un ressortissant marocain de culture musulmane est devenue affaire d'État, avec suites judiciaires et interpellations spirituelles…

L'Église catholique et la crémation

Dans une France marquée par ses racines chrétiennes, cet essor de la crémation a été en partie rendu possible par la levée de l'interdiction expresse de l'incinération par l'Église catholique, en 1963. Tout en continuant à affirmer sa préférence pour l'inhumation, celle-ci ne refuse plus la crémation à condition que celle-ci ne soit pas envisagée par opposition et provocation à la foi catholique. Mais en maintenant sa préférence pour « *la manière dont le Seigneur lui-même a été enseveli* », l'Église catholique souhaite défendre des dimensions profondes de la personne humaine.

© FRED DE NOYELLE / GODONG

La construction du colombarium du Père Lachaise s'agrandira au fil du temps pour répondre à la demande : 600 cases en 1893, plus de 40 000 cases en 2010.

Les divers rites de la célébration des funérailles, puis de l'inhumation, doivent permettre en effet de proclamer la dignité de la personne humaine dans sa vie, sa mort et l'au-delà de sa mort. Ils doivent aussi être l'occasion d'affirmer la foi en l'origine divine de toute créature : la vie humaine vient de Dieu et les baptisés sont devenus temples de l'Esprit Saint (*cf.* 1 Co 6, 19 ; 3, 16 ; Rm 8, 11). Ils doivent également pouvoir exprimer la foi en la résurrection du Christ et, à sa suite, de tous ceux qu'il fait passer de la mort à la vie, selon ce que disent les symboles de foi : « *Je crois […] à la résurrection de la chair. J'attends la résurrection des morts et la vie du monde à venir.* » L'Église demande donc que l'urne trouve un lieu d'accueil définitif qui soit un lieu « mémoire » et appelle à se détourner de pratiques comme la dispersion des cendres ou la conservation de l'urne à domicile, pour lesquelles aucun accompagnement rituel ne semble possible.

Inhumation ou crémation

Mais il n'en est pas de même en islam. Un événement survenu au cœur de l'été l'a rappelé douloureusement. Fin juillet, un ressortissant marocain est décédé des suites d'une piqûre de frelon. Ce charpentier n'avait laissé aucune dernière volonté par écrit. Mais, selon sa compagne française et chrétienne, il souhaitait être incinéré. Sa famille marocaine, quant à elle, assurait qu'il n'avait rien dit de tel et devait donc être inhumé, comme tout musulman… même s'il n'était pas pratiquant. Les deux parties ne trouvant pas de terrain d'entente, l'affaire alla en justice. Le tribunal de Limoges rendit un jugement donnant raison à la compagne du défunt. Indignée, la famille marocaine saisit alors les services consulaires marocains à Bordeaux, lesquels en réfèrent au ministère des Affaires étrangères du Maroc à Rabat. À l'issue d'un Conseil du gouvernement, il fut déclaré que la crémation d'un Marocain était inacceptable. Mais la cour d'appel française, également saisie, confirma la première décision. Aussi, tout en écrivant au roi Mohammed VI pour lui demander d'intervenir, la mère du défunt saisit alors la cour de cassation, tout en sachant que ce recours ne pouvait entraîner la suspension du jugement rendu par la cour d'appel. Voilà pourquoi, le lundi suivant, en l'église de Chatelus-le-Marcheix, fut organisée une célébration sobre où furent mises en valeur les qualités humaines du défunt, avant la crémation de la dépouille à Limoges, sous protection discrète des forces de police.

En monde musulman

Interrogé à cette occasion par *La Croix* (10 août 2018), Abdessalem Souiki, imam à Marseille, a répondu : « *Pour quelqu'un qui souhaite pratiquer l'islam, il est hors de question d'opter pour l'incinération. Si c'était la volonté de cet homme, il fallait la respecter. Mais alors je ne pense pas qu'il se considérait encore musulman… Depuis vingt-six ans que je suis imam en France, je n'ai jamais vu un fidèle demander à être incinéré. Quelqu'un qui meurt en pratiquant ne va pas finir sa vie par une infraction pareille.* » En effet, la crémation va à l'encontre de l'inhumation, pratique que les musulmans considèrent « *enseignée par Dieu lui-même* ». Dans la cinquième sourate du Coran, après le meurtre d'Abel par son frère Caïn, Dieu envoie en effet un corbeau pour enseigner au meurtrier la bonne pratique funéraire. « *En dehors de cette obligation d'inhumer les morts*, poursuit A. Souiki, *le Coran donne en revanche peu de détails quant à la marche à suivre : toilette funéraire, embaumement, etc.* » Et de conclure : « *La seule obligation est la mise sous terre de la personne. Tout le reste est accessoire.* »

Faire le choix de la crémation ?

Il n'est donc pas impossible que, peu à peu, des personnes de culture musulmane et non pratiquantes souhaitent s'inscrire dans cette tendance et fassent le choix de la crémation. Cela pourrait concerner tout particulièrement les couples islamo-chrétiens. Aussi, pour éviter aux familles de vivre, au moment de la mort d'un proche, un conflit aussi douloureux et violent que celui vécu cet été en Limousin par deux familles, toute personne sera bien avisée de porter à la connaissance de tous les siens, par écrit, ses dispositions testamentaires librement choisies.

Une attention particulière aux couples islamo-chrétiens

Que retirer de cet événement pour l'avenir si ce n'est la conviction qu'il est important que tout un chacun fasse savoir par écrit quelles sont ses dernières volontés. En effet, l'évolution même de la société française va dans le sens d'un développement important de la crémation à laquelle beaucoup de citoyens adhèrent pour différentes considérations. Pour commencer, les coûts financiers sont inférieurs à ceux appliqués pour une inhumation. Il y a aussi la volonté de respecter l'environnement. Enfin, l'argument le plus souvent retenu est la volonté des défunts de ne pas être une « charge » pour leurs proches. ■

« Dieu envoya un corbeau qui se mit à fouiller la terre pour lui montrer comment cacher l'intimité du cadavre de son frère. »

Coran 5:31

dossier

LES CATHOLIQUES ET LES PHÉNOMÈNES MIGRATOIRES

© GIULIO PISCITELLI

Les phénomènes migratoires sont au cœur de notre quotidien. Que d'articles de journaux, de reportages télévisés, de déclarations politiques pour évoquer l'arrivée en Europe de réfugiés du Moyen-Orient, d'Éthiopie ou du Soudan, et de migrants subsahariens, prêts à tout pour gagner un Eldorado rêvé, quitte à perdre la vie en Méditerranée ! Or, la diversité culturelle et l'arrivée en grand nombre de croyants musulmans font peur, inquiètent et provoquent même un rejet. Dans un tel contexte, l'Europe vit-elle une « invasion islamique » et doit-elle se préparer à une « ruée » prochaine de migrants subsahariens ? Il ne semble pas si l'on prend le temps de regarder sans a priori les faits, d'écouter les personnes et d'analyser avec rigueur les données démographiques. Ainsi, dans une récente étude [1], le démographe François Héran, professeur au Collège de France, rappelle que, comparée aux autres régions, l'Afrique subsaharienne émigre peu, en raison même de sa pauvreté. Lorsqu'elle émigre, ce n'est pas avant tout vers l'Europe mais à 70 % dans un autre pays subsaharien. Enfin, si l'on intègre les projections démographiques de l'ONU, les migrants subsahariens occuperont certes, une place grandissante dans les sociétés du Nord, mais resteront très minoritaires : environ 4 % de la population vers 2050 – très loin des 25 % annoncés par certains. Mais rumeurs, fantasmes et discours incantatoires façonnent une opinion publique.

[1] François Héran, « L'Europe et le spectre des migrations subsahariennes », *Population et Sociétés*, 2018, n° 558, INED.

Un groupe d'immigrants tunisiens arrivent au port de Zarziz, à bord d'un camion à bestiaux. De là, ils embarqueront à bord d'un navire clandestin pour Lampedusa.

Donner dans ce dossier la parole aux uns et aux autres, aux catholiques de France, aux organismes engagés dans l'accueil des migrants, aux réfugiés eux-mêmes, à des humanistes et des croyants de différentes traditions engagés dans l'accueil et la solidarité peut nourrir un débat fécond !

Un chemin pour retisser une identité collective

TEXTE > **FRANÇOIS-XAVIER DEMOURES**, DIRECTEUR FRANCE, *MORE IN COMMON*

À l'origine des enquêtes menées par* More in Common [1], *une question s'est posée : pourquoi est-il aujourd'hui si difficile d'ouvrir sa porte à l'autre ?

dossier

Cette interrogation n'est pas nouvelle. Sans doute est-elle consubstantielle aux sociétés humaines, car elle a à voir avec ce qui distingue chacune des autres, et donc avec ce qui les définit en propre, c'est-à-dire avec leur identité. Si l'auteur du livre de l'Exode tient tant à rappeler que « *tu n'exploiteras pas l'immigré, tu ne l'opprimeras pas, car vous étiez vous-mêmes des immigrés au pays d'Égypte* » (22, 20), c'est que la disposition à accueillir l'altérité n'a rien d'une évidence.

LE REPLI SUR L'ENTRE-SOI

Si rien n'est nouveau dans cette question, pourquoi se pose-t-elle avec tant d'acuité depuis quelques années ? C'est qu'aujourd'hui nous vivons au temps des grandes incertitudes. Dix ans après la crise financière, nous sommes à peine entrés en convalescence que déjà des transformations majeures se profilent : intelligence artificielle, robotisation, révolution numérique, changement climatique. Ces mutations affectent les plus précaires comme les plus stables. Qui plus est, elles vont s'accélérant. Cette vitesse nourrit un sentiment de déprise sur la marche du monde : tout se passe comme si nous ne contrôlions plus ce qui nous arrive. Les premières à en payer le prix sont les institutions. Comment leur faire encore confiance lorsqu'elles semblent impuissantes à assurer leur vocation première : maîtriser le cours des choses et leur donner une perspective ? Nous sommes alors tentés par le repli sur l'entre-soi : nous nous sentons plus solidaires de ceux qui sont comme nous, car nous en comprenons implicitement les us et les coutumes. C'est ainsi que les plus riches semblent organiser leur sécession ou que le jeu politique est rebattu :

[1] *More in Common* est une nouvelle initiative internationale présente en France, en Allemagne, au Royaume Uni et aux États-Unis. Elle a pour ambition d'immuniser nos sociétés contre la tentation du repli, en faisant davantage la promotion de ce qui nous est commun. Tous les chiffres cités dans ce texte sont issus de nos études, disponibles en ligne sur www.moreincommon.com

De jeunes migrants tunisiens attendent, à Djerba, de s'embarquer sur un bateau à destination de Lampedusa.

© GIULIO PISCITELLI

la prime est donnée à ceux qui promettent davantage d'entre-soi, économique ou culturel, et à ceux qui proposent l'explication du monde la plus simple ou une vision de l'avenir qui nous est familière.

Faute de parvenir à définir positivement ce qui nous rassemble, nous définissons un « nous », par rapport à un « eux ». Les premiers à subir cet effet de repli sont les musulmans : 60 % des Américains adhèrent à la proposition de restreindre temporairement l'accès aux États-Unis des personnes provenant de pays à majorité musulmane. 38 % des Français et 41 % des Italiens pensent que l'islam est incompatible avec leur société.

LA CRISE DES RÉFUGIÉS

Et voilà que dans cet immense océan de fragilité survient la « crise des réfugiés ». Les images qui déferlent sur nos écrans nous livrent à la fois le témoignage d'une grande détresse et donnent à voir, à Calais ou ailleurs, des situations inextricables. Faut-il, ou ne faut-il pas ouvrir sa porte à ceux qui arrivent ? La société en a-t-elle le devoir ou en a-t-elle la capacité ? Ces dilemmes ont changé le débat public en un champ de bataille, où s'affrontent les tenants de « l'ouverture » contre ceux de la « fermeture ». Un fossé semble séparer les sociétés occidentales, entre ceux qui soutiennent l'accueil des migrants et ceux qui le rejettent. Dans un pays comme les États-Unis, façonné par les émigrés, comment ne pas être inquiet de lire que 50 % des Américains déclarent que l'immigration est bonne pour leur pays, quand 50 % affirment le contraire ? Et que dire de l'Italie, terre marquée à jamais par l'expérience de l'émigration, quand 37 % plaident en faveur de la fermeture totale des frontières aux migrants, et que 40 % s'y opposent ? Dans notre pays, le mouvement de repli semble même encore plus avancé : les Français ne sont que 29 % à s'opposer à la fermeture totale des frontières aux migrants et aux réfugiés « *parce que nous ne pouvons pas les accueillir actuellement* ». Les vies publiques et médiatiques nous renvoient l'image de pays toujours plus polarisés.

Cette représentation dominante de l'opinion publique a des conséquences majeures sur la vie politique : au Royaume Uni, ceux qui défendaient le *Leave* pendant le référendum sur le *Brexit* ont largement évoqué l'immigration et l'altérité. La campagne de Donald Trump a été portée par une même dynamique. Matteo Salvini s'en nourrit pour s'imposer au sein de la coalition que la Ligue forme avec le Mouvement 5 Étoiles en Italie. En Allemagne, ces enjeux minent la grande coalition au pouvoir. Ils menacent désormais de devenir le sujet central des élections européennes de 2019.

AMBIVALENCE ET FRAGMENTATION

À la lecture de ces lignes, on songera sans doute que la bataille a été perdue et que la progression du rejet de l'altérité ne peut désormais plus être freinée. Il est pourtant possible de se poser une autre question : et si les opinions publiques n'étaient pas aussi polarisées qu'il y paraît ? Il ne s'agit pas de casser le thermomètre sous prétexte que la température qu'il indique nous inquiète, mais plutôt de s'intéresser à ce que ne montrent pas les sondages. Dans la plupart des cas, les questions qui sont posées ne se réfèrent qu'à un problème en particulier.

Elles sont parfois rattachées à des préoccupations économiques, ou l'on s'intéresse à la façon dont les individus se distinguent en fonction de leurs caractéristiques sociodémographiques. Mais rares sont les enquêtes qui s'intéressent à la façon dont les opinions s'ancrent dans des valeurs fondamentales et à la cohérence des visions du monde des personnes interrogées. C'est à ces limites que *More in Common* a voulu répondre.

Et c'est une toute autre dynamique de la société qui émerge. Dans chaque pays où nous avons mené des enquêtes, les « ouverts » et les « fermés » sont toujours minoritaires : ce qui est majoritaire, c'est l'ambivalence. En France par exemple, un groupe ouvert, les « multiculturalistes », comprend ainsi 30 % de la population. Un groupe fermé, les « nationalistes identitaires », ne rassemble que 17 %. Les 53 % restant sont divisés en trois groupes, reflétant chacun des préoccupations différentes : qui la conviction d'avoir été abandonné par l'État, qui le sentiment de ne pas bénéficier de la croissance économique future, qui l'inquiétude pour l'avenir de ses enfants face à la crise du système éducatif ou du changement climatique. Et c'est à la lumière de ces préoccupations et de ces valeurs que ces groupes définissent leur position par rapport à l'altérité. Des positions peu tranchées le plus souvent, mêlant ouverture et fermeture, doutes et compassion, volonté d'agir et sentiment d'impuissance. Non seulement la polarisation masque l'ambivalence, mais elle rend invisible ces « tribus cachées », avec leurs propres visions du monde. Aux États-Unis, l'opinion est fragmentée en six groupes. En Italie [2], en sept !

[2] *Cf.* « Les Italiens et les musulmans », p. 29.

SORTIR DU DILEMME

L'ambivalence et la fragmentation ne doivent pas nous inquiéter, bien au contraire : elles nous extraient de la nécessité d'avoir à choisir entre le « nous » et le « eux ». Elles nous font sortir du dilemme. Elles ouvrent un chemin pour retisser une identité collective fondée sur autre chose que le repli sur l'entre-soi ou le rejet de l'autre. Pourvu qu'on y prête l'oreille, sans pour autant renoncer à ses exigences ou à ses valeurs, on peut entamer le dialogue, car il existe un espace. Et c'est cet espace qu'il convient de saisir, pour dire à nouveau « nous » ensemble.

Les « catholiques de France », parce qu'ils ne vivent pas hors du monde, connaissent des interrogations similaires. L'enquête que nous avons conduite, en partenariat avec le Secours catholique, le Service national de la pastorale des migrants et des personnes itinérantes de la Conférence des évêques de France, le CCFD-Terre Solidaire et JRS France, nous montre une population plus disposée à l'accueil que la moyenne des Français : les groupes ouverts représentent près de la moitié des catholiques de France.

Notre travail fait également émerger un groupe tiraillé entre son engagement en faveur de l'hospitalité et son inquiétude vis-à-vis de l'islam, qu'ils prennent soin de distinguer des musulmans. Il nous montre enfin que plus les catholiques entretiennent une relation apaisée avec leur identité, plus ils sont disposés à aller à la rencontre de l'autre. Et c'est là, sans aucun doute, qu'il faut reprendre le fil de l'histoire. ■

Portrait des groupes

TEXTE > *MORE IN COMMON*

Deux groupes, représentant 45 % de l'échantillon, témoignent d'une forte ouverture à l'altérité, quand deux autres groupes, qui pèsent pour un tiers du panel, manifestent des valeurs plus fermées. Le dernier groupe (22 %) est ambivalent, tiraillé entre sa compassion à l'égard des migrants et sa sensibilité à l'appel du Pape d'une part, et ses craintes vis-à-vis de l'islam d'autre part.

CATHOLIQUES MULTICULTURALISTES (21 %)

Plus jeunes et plus ouverts à la différence culturelle, ils expriment une bienveillance de principe, plus politique, envers les migrants. Ils partagent majoritairement l'idée qu'ils rendent notre pays plus ouvert aux nouvelles idées et aux nouvelles cultures et qu'il faut donc les laisser perpétuer leurs traditions. Ils jugent que les migrants font de vrais efforts pour s'intégrer et n'ont pas le sentiment que la France fait face à une arrivée massive et ingérable. Les multiculturalistes soutiennent massivement le pape François et s'engagent plus volontiers en signant des pétitions ou sur le terrain qu'en versant des dons financiers. C'est également le groupe le plus sensible à la polarisation du débat public : 68 % d'entre eux sont d'accord avec la proposition selon laquelle « *en France soit on est pour l'accueil des migrants soit on est contre : il n'y a pas de place pour la demi-mesure* ».

Pour justifier leur propension à l'accueil, ils invoquent plus spontanément l'argument du devoir et de l'enrichissement culturel que l'argument économique. Ils sont très rétifs au concept d'immigration choisie. Leur vision de la mondialisation est d'ailleurs plutôt critique : un sur deux considère qu'elle a un impact très négatif sur l'économie de la France et près de deux sur trois pensent que la France doit se protéger davantage du reste du monde.

Dans ce groupe, les 18-35 ans sont surreprésentés et les étudiants plus nombreux. Leur niveau d'études est plus élevé que la moyenne. Ils vivent davantage en région parisienne et dans le Nord-Ouest. Aux dernières élections présidentielles, ils ont été plus enclins à voter pour Emmanuel Macron (29 %) et Jean-Luc Mélenchon (16 %). Leur fréquence de pratique se situe dans la moyenne des catholiques.

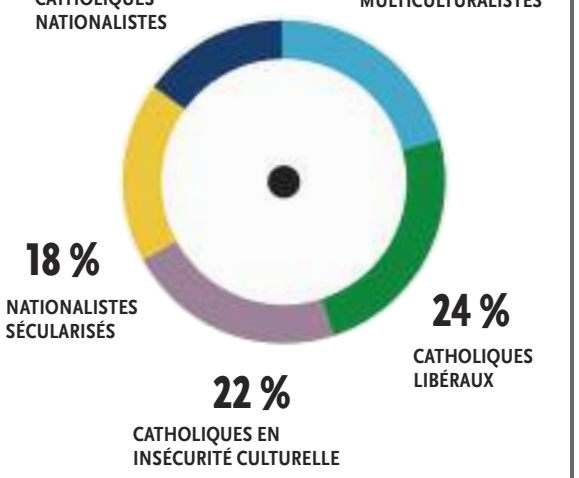
CATHOLIQUES LIBÉRAUX (24 %)

Plus aisés, plus jeunes et plus urbains que la moyenne des catholiques, mieux informés, ils défendent une société et une économie ouvertes, mais intellectualisent davantage leur engagement et le dépolitisent. Ils jugent aujourd'hui que la France va dans le bon sens et qu'elle n'a pas besoin de se protéger davantage du reste du monde : la mondialisation l'a enrichie. C'est le groupe le plus optimiste. Il est aussi ouvert parce qu'il voyage : il revendique un contact avec l'altérité.

Ses membres ont une perception de l'immigration plus positive que la moyenne. Ils valorisent l'effort d'intégration et soutiennent fortement la reconnaissance des compétences des migrants, car « *ce sont des gens qui veulent travailler* » : « *Il faut mettre en avant les parcours d'intégration réussis* » (homme, 25-34 ans, non pratiquant). Ils sont sensibles au traitement réservé aux migrants. Certains déplorent le fait que « *la France ne soit pas organisée pour cela* » (femme, 50-64 ans, non pratiquante). Leur compassion s'est notamment exprimée par des dons financiers. Mais ils sont aussi conscients des limites de leurs engagements.

La question identitaire est pour eux secondaire : l'importance qu'ils attachent à leur foi est plus faible. Ils sont d'ailleurs un peu moins pratiquants que la moyenne des catholiques. Elle est cependant ancrée dans leur éducation : « *Le terreau a été semé. On l'exploite ou on ne l'exploite pas* » (femme, 35-49 ans, pratiquante). Ils citent volontiers des valeurs d'altruisme et de partage comme constitutives de la foi catholique. Ils n'expriment pas d'inquiétude majeure face à l'islam. Leur attachement à la liberté religieuse est fort. Ils sont les moins enclins à penser que l'identité de la France est en train de disparaître. Pour autant, seul un sur trois plaide pour qu'on autorise les migrants à perpétuer leurs traditions. Ce groupe se distingue par une surreprésentation des professions et catégories socioprofessionnelles intermédiaires. Diplômés du supérieur, les 18-35 ans y sont également plus nombreux que la moyenne. Ils vivent davantage en région parisienne. Leurs revenus sont plus élevés. Ils ont plutôt voté pour Emmanuel Macron (34 %) et François Fillon (16 %) à l'élection présidentielle.

SEGMENTATION DE L'OPINION CATHOLIQUE



CATHOLIQUES EN INSÉCURITÉ CULTURELLE (22 %)

Plus féminin, un peu moins diplômé, plus pratiquant, ce groupe exprime de la compassion envers les migrants, mais aussi une inquiétude vis-à-vis de l'islam. Ses membres soutiennent des positions modérées sur le plan économique. Un peu moins optimistes sur l'avenir de la France que les catholiques libéraux, ils sont en demande de protection du reste du monde parce qu'ils s'inquiètent de la disparition de l'identité de la France.

C'est en effet dans ce groupe que la proportion de personnes souhaitant que le pays revendique ses racines chrétiennes est la plus élevée. Ils attribuent à la foi une place importante dans leur vie. Plus de huit sur dix se sentent former une communauté de valeurs avec les autres catholiques. Cela ne signifie pas pour autant qu'ils se sentent différents des autres Français : c'est le cas de 14 % d'entre eux seulement. Ils ont en revanche le sentiment qu'ils ne peuvent prendre le risque de revendiquer leur foi : « *par manque de culture, il y a des stéréotypes. "Catho" c'est péjoratif* » ; « *Si on dit qu'on est croyants, on passe pour des ringards* » (femme, 50-64 ans, pratiquante).

L'islam suscite auprès d'eux des réactions contradictoires : près de neuf sur dix jugent que son influence est de plus en plus forte en France, et près de la moitié d'entre eux pensent que c'est un problème que la majorité des migrants arrivant en France soient musulmans. « *On n'a pas une image positive de l'islam, ça peut faire peur* » (homme, 50 à 64 ans, pratiquant). Mais un sur deux a le sentiment que la majorité des musulmans ont des valeurs similaires aux leurs. Ils citent l'aide aux plus pauvres, l'importance des rites et de la prière comme points communs.

Pour qualifier la question des migrants, ils sont volontiers enclins à parler de « complexité » : à la fois sensibles à la nécessité d'offrir un accueil, à ceux qui fuient la misère et la guerre, et en même temps inquiets de l'effet de masse. Ils lisent ce dilemme à la lumière de leur foi : « *Il y a une responsabilité à accueillir en chrétien* » (homme, 50-64 ans, pratiquant) ; « *la question c'est : est-ce qu'on peut appliquer la fraternité avec tout le monde* » (femme, 50-65 ans, pratiquante). C'est le groupe qui exprime le plus d'empathie avec les chrétiens d'Orient, qu'ils invoquent d'ailleurs pour expliquer leur don. « *Avec les chrétiens d'Orient, il y a un point commun. Avec les musulmans, il y a une distance qu'on n'arrive pas nécessairement à franchir* » (femme, 50-64 ans, pratiquante). L'appel du pape François recueille l'adhésion de 63 % d'entre eux, mais une partie exprime un désaccord, lui reprochant d'une certaine façon de mettre la barre trop haut. En dépit de leurs doutes, ils s'engagent dans leur paroisse et ont contribué à l'accueil de migrants.

Dans ce groupe, qui compte 60 % de femmes, les 50-75 ans sont surreprésentés. On y compte un peu plus de personnes non-diplômées. Ils sont moins nombreux dans le Nord-Ouest. Aux élections présidentielles, ils ont été davantage enclins à voter pour François Fillon (21 %). 32 % d'entre eux se déclarent pratiquants. 16 % vont à la messe une fois par semaine.

NATIONALISTES SÉCULARISÉS (18 %)

Très éloignés de la pratique religieuse, ils expliquent leur hostilité aux migrants par des préoccupations économiques et sociales. Ils ont un regard très pessimiste sur la situation de la France : 54 % pensent que la situation s'est dégradée depuis un an. C'est le groupe le plus négatif sur l'impact de la mondialisation sur l'économie de la France. Ils sont donc 60 % à demander qu'elle se protège davantage du reste du monde.

Les nationalistes sécularisés s'estiment trahis par l'État, qui ferait des migrants sa priorité au détriment des gens comme eux, en particulier pour l'accès au logement, aux aides sociales et au marché du travail. Ils sont assez partagés sur les efforts fournis par les migrants pour s'intégrer. Ce segment est celui qui juge le moins positivement l'impact de l'immigration, mais aussi celui qui a le plus recours à l'item « ni positif, ni négatif ». Il s'agit surtout d'une défiance envers un système qui met en concurrence leur situation et celle des nouveaux arrivants. Les personnes déplacées sont volontiers décrites comme des profiteurs : « *Demander, quémander : pour les migrants, pas de honte, c'est un dû. Ils connaissent mieux leurs droits que nous* » (homme, 50-64 ans, non pratiquant).

Ce sentiment de mise en concurrence se métabolise en une impression de solitude face à l'adversité. Ils n'éprouvent pas de solidarité de valeurs avec les autres catholiques. Ils sont également une minorité à penser que la plupart des musulmans ont des valeurs similaires aux leurs. Le rapport à leur identité religieuse est faible à tous les niveaux : dans leur foi ou dans l'identification entre pairs. Le rapport à la foi constitue seulement un arrière-plan de leur existence, lié au passé, à l'éducation, à l'imaginaire collectif. « *Chez ma grand-mère, on faisait la petite prière à Marie. J'en ai gardé de bons souvenirs* » (femme, 35-49 ans, non pratiquante). Certains le décrivent d'ailleurs comme un manque, par opposition aux musulmans qu'ils imaginent volontiers plus solidaires entre eux et mieux organisés. « *On s'aiderait sans doute si on était dans un pays étranger, c'est normal* » (femme, 35-49 ans, non pratiquante). L'identité revendiquée est plutôt l'identité nationale.

La confession des nouveaux arrivants ne justifie pas directement leur hostilité à l'égard de l'immigration. Ils ne sont que 34 % à penser que l'islam est incompatible avec la société française.

Cela ne veut pas dire pour autant qu'ils soient favorables à une visibilité du culte dans leur voisinage : seule une infime minorité ne verrait pas d'inconvénient à ce qu'une mosquée soit construite à proximité de chez eux. Dans ce groupe, les 35-49 ans sont surreprésentés par rapport à la population catholique globale. Ils sont moins diplômés que la moyenne. Ils vivent davantage dans le Nord-Est. 21 % d'entre eux déclarent avoir voté pour Marine Le Pen, 18 % pour Emmanuel Macron. C'est surtout le vote Fillon qui est faible. 61 % ne se rendent dans une église qu'à l'occasion des grandes cérémonies.

CATHOLIQUES NATIONALISTES (15 %)

Plus âgés et plus pratiquants que la moyenne, ils considèrent que la mondialisation et l'immigration sont une menace pour l'identité chrétienne de la France. C'est le groupe le plus convaincu que la situation de la France s'est dégradée depuis un an. Il est aussi le plus demandeur de protection vis-à-vis du reste du monde : ils sont huit sur dix à penser que l'identité de la France est en train de disparaître.

À leurs yeux, la France est envahie de migrants : les flux auraient très fortement augmenté ces cinq dernières années, et leur impact serait extrêmement négatif, au plan économique comme au plan culturel. Ils décrivent les migrants comme une masse indistincte : « *on ne sait pas d'où ils viennent* », « *c'est un fatras* » (homme, 65 ans et plus, retraité, pratiquant).

Ce sont donc les plus nombreux à soutenir une fermeture totale des frontières. Ils ne partagent pas l'idée que les migrants exercent des métiers que les Français ne veulent pas exercer, une opinion pourtant majoritaire même chez les catholiques sécularisés. Ils refusent tout autant qu'on reconnaisse mieux les compétences et les diplômes des nouveaux arrivants.

Face à des migrants qu'ils identifient comme une menace – il est donc hors de question de les laisser vivre selon leurs traditions – ils attendent de la France qu'elle revendique ses racines chrétiennes, « *l'ADN culturel de la France* » (femme, 65 ans et plus, retraitée, pratiquante).

Leur identité catholique est plus différenciante que celle des autres groupes : ils se sentent davantage différents des autres Français parce qu'ils sont catholiques. Leur forte hostilité à l'islam découle ainsi de cette conviction qu'ils sont en train de devenir une minorité. « *Il y a un mépris pour la religion d'origine* » (femme, 65 ans et plus, retraitée, pratiquante).

Dans ces conditions, une forte majorité marque son désaccord avec l'appel du pape François, dont il est dit « *qu'il est dans son rôle* » qu'il s'agit « *d'un idéal* » et « *qu'il ne peut pas dire autre chose* » (homme, 65 ans et plus, retraité, pratiquant).

Les retraités constituent la moitié de ce groupe et les 75 ans et plus y sont surreprésentés. Le revenu moyen est plus faible. Ses membres vivent davantage en zone rurale. Ils sont un peu plus nombreux que la moyenne à avoir un niveau d'éducation équivalent au CAP et au BEP. Aux élections présidentielles, ils ont plutôt voté pour Marine Le Pen (26 %) ou François Fillon (17 %). 34 % se déclarent pratiquants – c'est dix points de plus que la moyenne – et 11 % vont à la messe tous les dimanches. ■

Les catholiques et l'islam : de la proximité à l'hostilité, en passant par l'inquiétude

TEXTE > **FRANÇOIS-XAVIER DEMOURES**, DIRECTEUR FRANCE, *MORE IN COMMON*

Au fil des ans, en particulier depuis les émeutes de 2005, la question religieuse s'est imposée dans l'interprétation des faits de société.

Au prisme social, longtemps privilégié, s'est substitué un prisme confessionnel. Nourri par les débats sur le port du voile et les faits divers comme les événements de Cologne, conforté par les phénomènes de radicalisation et les attentats terroristes de 2015 et 2016, alimenté par l'extrême-droite, ce cadrage est désormais incontournable. Dans le débat public, l'islam est toujours traité sous l'angle de la cohésion nationale – comme une menace ou un défi, mais toujours « à part ». Les flux migratoires n'échappent pas à ces considérations : les populations venant du Proche-Orient captent tout particulièrement l'attention médiatique et politique.

Ce cadrage n'est pas sans conséquence. L'enquête que nous avons publiée en 2017 [1] sur la population globale laissait transparaître un niveau de défiance élevé à l'égard de l'islam dans la population. 38 % jugeaient la deuxième religion de France incompatible avec la société française. Pour autant, si l'on en croit Vincent Tiberj [2], le pays n'est pas devenu plus xénophobe : l'indice de tolérance a même progressé ces deux dernières années. Ce paradoxe est le fruit, d'après le chercheur, d'un « *combat pour le cadrage* » des événements. Face à ceux qui prônent « *le rejet de l'islam et des immigrés* », d'autres voix se sont élevées, notamment au lendemain des attentats ayant frappé la rédaction de *Charlie Hebdo*, pour appeler à ne pas faire d'amalgames entre musulmans et terroristes. La manifestation du 11 janvier 2015, conduite au nom de la tolérance et de la liberté d'expression, a contribué selon lui à offrir une autre histoire collective que celle d'une opposition de la nation à l'islam.

Qu'en est-il des catholiques ? Ils sont, on le sait, l'une des cibles privilégiées de ceux qui prônent le rejet des immigrés et la défiance envers les musulmans. Qu'ils décrivent les flux migratoires comme une preuve illustrant leur théorie du « Grand Remplacement » ou qu'ils ●●●

[1] « Les Français et leur perception de l'immigration, des réfugiés et de l'identité », *More in Common*, juin 2017. Le rapport est disponible ici : bit.ly/FranceReport-full-FR

[2] Voir notamment Vincent Tiberj, « Une France moins xénophobe ? » *La Vie des idées* , 6 juin 2017. ISSN : 2105-3030.

interprètent les attentats comme une guerre des civilisations, opposant la terre d'islam à la chrétienté, ceux qui font campagne contre les musulmans et l'islam ne manquent pas de se revendiquer en défenseurs de la France, fille aînée de l'Église. L'assassinat du père Jacques Hamel aurait pu donner corps à cette grille d'interprétation. Les enquêteurs de l'IFOP avaient d'ailleurs constaté un raidissement chez les catholiques pratiquants vis-à-vis des musulmans après l'attentat de Saint-Étienne-du-Rouvray : en février 2015, ils étaient 33 % à considérer l'islam comme une menace. En juillet 2016, ils étaient 45 %. Jérôme Fourquet décrit ainsi des catholiques « *extrêmement partagés sur cette question sensible* » [3].

Dans quelle mesure ce cadrage pèse-t-il encore sur l'opinion des catholiques ? Soulignons d'abord que le terrorisme n'a quasiment pas été abordé dans les groupes de discussion que nous avons réunis et entendus : il n'occupe pas, aujourd'hui, une place prépondérante dans le rapport que les catholiques entretiennent avec l'islam. Précisons ensuite qu'une majorité d'entre eux refusent de faire de l'islam un motif d'hostilité à l'égard des nouveaux arrivants : 55 % d'entre eux ne sont pas d'accord avec la proposition qui leur était soumise dans notre enquête, selon laquelle « *c'est un problème que la majorité des migrants venant dans notre pays soient musulmans* ». Ce chiffre n'est pas anodin.

Cette tolérance est plus élevée chez les non-pratiquants (56 %) que chez les pratiquants (50 %), plus forte chez les moins de 35 ans (74 %) que chez les plus de 50 ans (47 % des 50-64 ans, 48 % des 65-74 ans). Les effets de pratique ou de génération sont donc visibles. Cependant, ils ne suffisent pas à rendre compte des représentations et les attitudes des catholiques dans toutes leurs nuances. Nous les avons donc spécifiquement interrogés sur leur perception de l'islam – est-il influent ou non, est-il compatible ou non ? – sur leurs attitudes vis-à-vis des musulmans – se sentent-ils des points communs avec la majorité d'entre eux ? – et de leur pratique religieuse – acceptent-ils qu'une mosquée soit construite près de chez eux ? Le graphique ci-contre permet de saisir d'un seul tenant ces représentations et d'en voir les structures.

Deux tendances structurelles apparaissent : catholiques multiculturalistes et catholiques libéraux forment un premier pôle ; catholiques nationalistes, nationalistes sécularisés et catholiques en insécurité culturelle un deuxième.

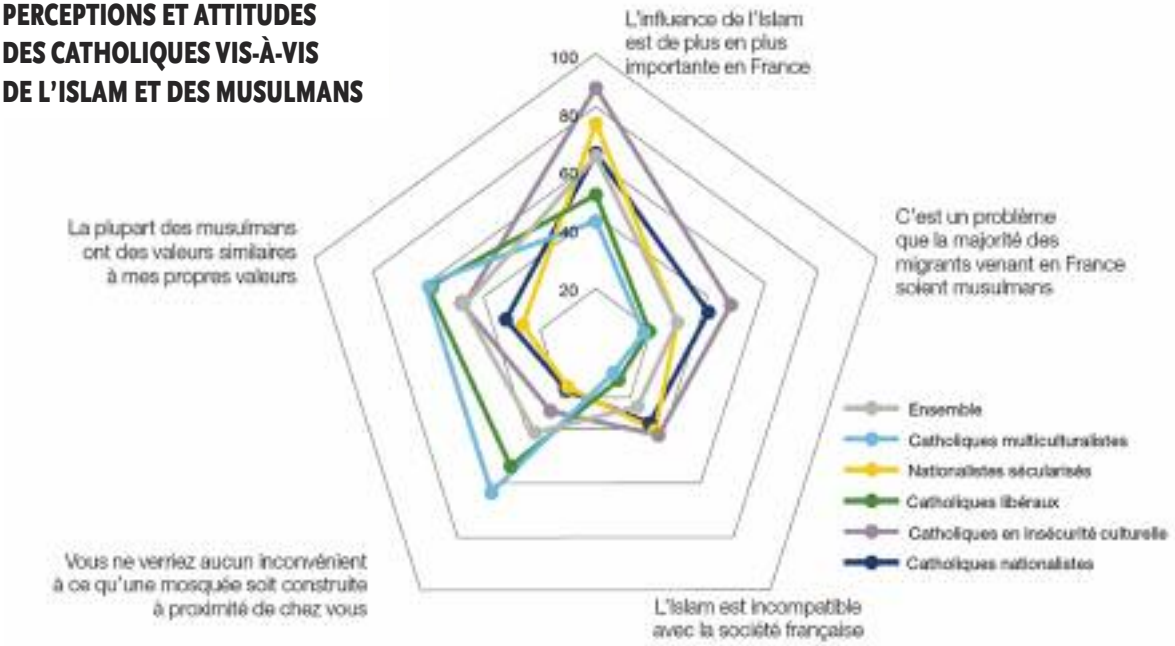
Multiculturalistes et libéraux se distinguent par leur propension à inclure les musulmans dans leur propre ensemble de valeurs

Ils perçoivent leur présence comme la conséquence logique d'un monde ouvert. Ils les reconnaissent davantage comme des pairs. Les multiculturalistes ont acté qu'ils vivaient dans une société multiconfessionnelle.

Les musulmans ont donc légitimement les mêmes droits de vivre et de pratiquer leur foi que les autres. Ils sont donc plus nombreux à ne pas voir d'inconvénient à ce qu'une mosquée soit construite près de chez eux. Les libéraux sont d'abord soucieux de trouver un équilibre entre la liberté qu'ils soutiennent, et l'équilibre du corps social qu'ils souhaitent préserver. C'est sans doute la raison pour laquelle ils sont plus sensibles que les multiculturalistes au cadrage présentant un islam de plus en plus influent en France.

[3] Jérôme Fourquet, *À la droite de Dieu*, Paris, Le Cerf, 2018, p. 106.

PERCEPTIONS ET ATTITUDES DES CATHOLIQUES VIS-À-VIS DE L'ISLAM ET DES MUSULMANS



Les trois autres groupes présentent une structure d'opinion voisine où domine la différenciation vis-à-vis des musulmans

Chacun d'entre eux comprend un socle d'environ un tiers de catholiques convaincus que l'islam est incompatible avec la société française (31 % des catholiques nationalistes, 34 % des nationalistes sécularisés, 36 % des catholiques en insécurité culturelle). C'est leur point commun le plus manifeste.

Les groupes se distinguent par l'intensité de leur inquiétude. Elle est beaucoup plus forte chez les catholiques en insécurité culturelle : 88 % adhèrent à l'idée que l'influence de l'islam est de plus en plus importante en France, contre 76 % des nationalistes sécularisés et 66 % des catholiques nationalistes. 48 % affirment que c'est un problème que la majorité des migrants venant en France soient musulmans, contre 40 % des catholiques nationalistes et seulement 29 % des nationalistes sécularisés. Mais l'inquiétude n'est pas (nécessairement) synonyme d'hostilité : les catholiques en insécurité culturelle sont bien plus nombreux (47 %) à adhérer à l'idée que la plupart des musulmans ont des valeurs similaires aux leurs. Ce point les distingue nettement des catholiques nationalistes (32 %) et des nationalistes sécularisés (26 %).

Les catholiques en insécurité culturelle établissent une distinction entre les musulmans et l'islam

Interrogés sur les valeurs qu'ils pensent partager avec les musulmans, les membres de ce groupe que nous avons entendus insistent sur la charité et les pratiques rituelles. Au-delà des considérations d'ordre théologique, ils s'attachent par exemple à faire un parallèle entre les pèlerinages de La Mecque et de Lourdes.

Ce qui suscite leur questionnement, en revanche, c'est le rapport à la règle : ils s'inquiètent d'une pratique « rigide » de l'islam, par opposition à une pratique « souple » du catholicisme. Cette rigidité leur semble menaçante : « *À vouloir être trop strict, on peut basculer dans l'extrémisme* » (homme, 25-34 ans).

Le rapport à la règle constitue d'autant plus un sujet d'inquiétude qu'il n'est pas interprété par un clergé ou une autorité centralisée : « *Ils n'ont pas le big boss, ils n'ont pas le Pape* » (homme, 50-64 ans). Cela suscite leur inquiétude devant l'arrivée de migrants musulmans : « *On n'a pas peur des musulmans, mais peut-être peur des migrants musulmans, de leur origine* » (homme, 25-34 ans).

Leur interrogation porte aussi sur le caractère supposé « démonstratif » de la pratique religieuse des musulmans : « *un musulman qui prie, c'est plus visible [qu'un catholique]* » (homme, 25-34 ans). Cette sensibilité à la « visibilité » est à mettre en perspective avec leur propre sentiment « d'invisibilité ». Les catholiques appartenant à ce groupe éprouvent un désir de reconnaissance qui n'est cependant pas un désir de reconnaissance identitaire : il est plutôt de l'ordre de la différence « fine » – celui d'être respecté et de ne pas être réduit au rang de « ringard ». Par opposition, certains éprouvent le sentiment que les musulmans se permettent d'être davantage « revendicatifs » qu'eux (le verbe « revendiquer » est d'ailleurs revenu à plusieurs reprises dans les mots du jeune homme de 25-34 ans précédemment cité). Mais ils ne paraissent pas céder à la guerre des identités « épaisses » [4].

Ce qu'expriment les nationalistes sécularisés sur les musulmans est davantage de l'ordre de la différenciation

Ils estiment qu'ils n'appartiennent pas au même monde que le leur. Ce n'est pas d'abord une question religieuse : elle reste très secondaire dans leur rapport au monde. C'est une question de norme sociale ou culturelle : « *Sur le voile, je suis partagée. Il y a une part de provocation qui dérange. Mais en même temps, je me dis qu'elles [les femmes] l'ont choisi* » (femme, 35-49 ans).

Ce qu'ils présentent comme un constat ne s'accompagne pas nécessairement d'hostilité : « *Ils sont très gentils, ils disent bonjour, mais les femmes ne mangent pas en même temps que les hommes* » (homme, 35-49 ans).

Pour eux, ces normes sociales et culturelles sont différentes parce qu'elles ne sont pas d'ici. C'est leur origine

[4] Les notions d'identité fine et d'identité épaisse ont été introduites par le sociologue Tommie Shelby pour décrire la fabrique de l'identité noire. L'identité épaisse (*thick blackness*) est fondée sur une histoire, des valeurs, et une culture commune (ou supposée telle), qui différencie ce groupe des autres groupes, quand l'identité fine (*thin blackness*) est limitée à l'expérience d'une discrimination et à la conscience de cette expérience. Voir Tommie Shelby, « Foundations of Black Solidarity : Collective Identity or Common Oppression ? », *Ethics*, 112, January 2002, p. 231-266.

qui est sans cesse soulignée : ils lient de fait islam et immigration. S'ils accordent à chaque nation la possibilité de s'organiser selon leurs normes, ils attendent en retour une forme de réciprocité dans le respect des normes : « *On va chez eux, on se plie à leurs règles. Ils viennent chez nous, ça doit être pareil* » (homme, 35-49 ans).

De la même façon qu'ils perçoivent les migrants comme un bloc – plus solidaires, mieux organisés et mieux au fait de leurs droits qu'ils ne le sont – ils dépeignent les musulmans comme une communauté unie par l'entraide. En résumé, ce qui est étranger est soudé, là où nous sommes étrangers les uns aux autres.

On retrouve, chez les catholiques nationalistes, cette même conception de l'islam comme un bloc uniforme. Mais là où les nationalistes sécularisés semblent acter une séparation d'individus organisés selon des règles distinctes des leurs – et parlent de « musulmans » – les catholiques nationalistes semblent davantage dans un rapport de confrontation, religion contre religion – et parlent davantage « d'islam », qu'ils opposent à la « chrétienté ». Ils sont dans une stratégie du « *containment* ».

L'islam est décrit par eux comme une religion conquérante et violente : « *Elle veut attirer à elle par la force* » (homme, 50-64 ans). «*Il faut une grande rupture pour se convertir à l'islam qui est la religion la plus extrémiste qui soit* » (homme, 50-64 ans).

Il lui est également reproché son « décalage historique » : par opposition aux catholiques qui auraient achevé leur travail de sécularisation – « *on est catho mais on vit de façon laïque* » – les musulmans ne se seraient pas engagés sur ce chemin, faute là encore de clergé pour l'y conduire : « *Avant, les cathos étaient très violents. Les musulmans aussi. Mais il n'y a personne dans l'islam pour réguler* » (homme, 50-64 ans).

Il y a d'ailleurs un paradoxe à présenter une religion comme un « bloc » tout en lui reprochant de « ne pas être organisée », de ne pas être « gérée » (femme, 50-64 ans). C'est que le rapport à l'islam des catholiques nationalistes est à mettre en perspective avec leur rapport à leur identité catholique, qu'ils ont le sentiment de voir disparaître. On ne peut saisir pleinement leur hostilité à l'islam si on ne saisit pas mieux leur conception de la « chrétienté » : comme les autres groupes, les catholiques nationalistes, en parlant de ce qui est « autre », parlent d'abord d'eux-mêmes et de la recherche de leur propre identité.

En résumé, trois facteurs majeurs orientent les attitudes des catholiques de France vis-à-vis des musulmans. Le premier est relatif à leur conviction politique, et à leur sensibilité au « cadrage » des événements par les médias et les influenceurs. Le fait qu'ils se déclarent catholiques n'influe pas nécessairement. Le second est lié à la relation qu'ils entretiennent à leur identité de catholiques dans le monde d'aujourd'hui : plus elle est apaisée, moins ils sont enclins à la définir par rapport à un « eux », un radicalement autre, le plus souvent fantasmé. C'est peut-être d'abord en répondant à la question « qu'est-ce qu'être catholique aujourd'hui ? » – y compris en demandant aux musulmans d'y répondre avec les catholiques – que les fantasmes à l'égard de l'islam viendront s'épuiser d'eux-mêmes. ■

Les catholiques et les migrants musulmans

TEXTE > **OMERO MARONGIU-PERRIA**, DOCTEUR EN SOCIOLOGIE

Voici quelques réflexions critiques d'un musulman engagé.

L'IFOP a conduit une enquête pour plusieurs institutions catholiques françaises sur le rapport des catholiques aux migrants et à l'islam, sachant qu'une bonne partie d'entre eux sont de confession musulmane. Les résultats illustrent une tendance globale de la société française et de sa composante religieuse, chrétienne comme musulmane, car les musulmans français, finalement, vivent le même type de défis et des tensions qui méritent d'être mis en lumière. À la lecture du compte-rendu de l'enquête, deux éléments émergent.

TYPOLOGIE DES CATHOLIQUES

Le premier est relatif à la typologie des catholiques qui se divisent en cinq catégories correspondant à des segments de la population, à savoir : les catholiques multiculturalistes, les libéraux, ceux en insécurité culturelle, les nationalistes sécularisés et les nationalistes, chaque groupe étant représenté dans des proportions presque équivalentes. Chaque segment possède ses représentations sur l'immigration et sur l'islam, allant de l'empathie à une certaine aversion, même si globalement les catholiques demeurent plus engagés que la moyenne de la population française dans l'accueil et l'accompagnement des migrants.

UNE FORTE AMBIVALENCE DE L'OPINION

Cependant, au-delà de l'engagement, un second élément indique une forte ambivalence de l'opinion des personnes interrogées sur la capacité des migrants musulmans à s'intégrer à la société française. Deux camps aux idées assez tranchées se font face, ce qui indique bien que la polarisation des débats sur l'immigration et sur l'islam, en France, influence les représentations et les attitudes des catholiques. Le pape François a pourtant prononcé des discours forts en faveur de l'accueil des migrants, ces dernières années, et il n'a pas hésité à multiplier les actes symboliques en direction des catholiques, des pays européens et, au-delà, du monde. Cela permet certainement d'éviter qu'une part croissante de catholiques ne bascule vers des positions extrêmes, dans un contexte où, au sein même de l'Union européenne, les mouvements nationalistes et les partis d'extrême-droite gagnent toujours plus de terrain, arrivant parfois à la tête des États.

À ce propos, le 14 septembre dernier, le ministre des Affaires étrangères luxembourgeois Jean Asselborn, recadrait vivement le ministre de l'Intérieur italien, Matteo Salvini, suite à des propos stigmatisant les

immigrés africains, en lui rappelant que « *au Luxembourg, cher Monsieur, on avait des dizaines de milliers d'Italiens ! Ils sont venus comme migrants, ils ont travaillé au Luxembourg, pour que vous, en Italie, vous ayez l'argent pour vos enfants, merde alors !* » Cette joute verbale est un exemple, parmi tant d'autres, des fortes tensions qui secouent l'Europe sur cette question, parfois au sein d'un même pays, au mépris de l'histoire récente et de la réalité des migrations intra-européennes.

UN DIALOGUE À CONSOLIDER

Étant très engagé dans le dialogue interconvictionnel sur le plan national et au plus près du terrain local depuis plus de vingt ans, je voudrais partager ici quelques constats que j'ai effectués ces dernières années. Sur le terrain du dialogue *stricto sensu* entre catholiques et musulmans, j'ai eu de nombreuses discussions avec des responsables diocésains des services diocésains chargés des relations avec les musulmans (SDRM). Ces derniers ont confirmé la crispation d'une partie de leur public sur deux points évoqués par l'enquête de l'IFOP, à savoir l'accroissement du nombre de migrants musulmans et son impact sur l'identité de la France et, plus généralement, la capacité des musulmans à vivre leur foi en extirpant la part de violence perçue comme étant consubstantielle de l'islam des origines et du Coran.

Ces crispations trouvent un écho – comme ils peuvent y prendre leur source – dans des discours diffusés parfois par des responsables religieux, bien heureusement très minoritaires, ou des intellectuels catholiques qui ont tendance à qualifier l'islam de religion intrinsèquement violente et le « bon musulman » d'individu prosélyte. Personnellement, j'interviens assez souvent dans les sessions de dialogue islamo-chrétien ainsi que dans les formations organisées par les SDRM dans plusieurs régions de France. Ces dernières années, je suis presque systématiquement interpellé publiquement ou en privé par des personnes, parmi le public qui, à l'issue des interventions, manifestent une attitude de défiance car elles sont persuadées que l'islam ne peut prôner que la violence. La marque des attentats est là…

L'idée sous-jacente est celle d'une religion incapable d'épouser les contours culturels et philosophiques de la modernité, accentuée par l'arrivée de migrants dont on suppose qu'ils auront des difficultés à s'intégrer à la culture du pays. Ce ne sont à chaque fois que quelques personnes, mais la récurrence des situations dans plusieurs villes indique une modification des représentations de certains catholiques ou, a minima, leur volonté de développer un dialogue plus « offensif », au moment où les identités religieuses s'affirment d'une manière plus forte au sein de la société.

J'ai pu remarquer également que l'arrivée, en France, de prêtres et de fidèles venus de l'étranger est un vecteur important d'échanges positifs d'expériences pour comprendre d'autres types de vécus entre chrétiens et musulmans. Parfois, cependant, ils peuvent contribuer à alimenter des peurs lorsque des catholiques venus de pays connaissant de fortes tensions religieuses nourrissent la crainte d' être à nouveau exposés à des violences de la part de musulmans.

Déconstruire ces peurs en les restituant dans des problématiques concrètes où le religieux n'est que le paravent de problèmes politiques et économiques profonds devient alors un enjeu de premier plan. Les acteurs du dialogue ont un travail de fond à conduire auprès de leurs communautés respectives pour dépasser ces peurs et nouer un rapport serein avec les autres. ■

Main dans la main pour vivre ensemble

TEXTE > PÈRE **VINCENT FEROLDI**, DIRECTEUR DU SNRM

La Ferté-Macé, charmante petite ville de l'Orne de 6 000 habitants, est située dans le bocage normand et bordée par le massif forestier des Andaines. Sa campagne entremêle troupeau de vaches, nombreux haras, églises et chapelles romanes et au milieu des vergers de pommiers. En un mot, une région bien française.

Pourtant, depuis plusieurs mois, pour cause de solidarité et d'hospitalité et sous l'impulsion de l'association Accueil migrants La Ferté-Macé Domfront qui compte 75 adhérents, cette bourgade est dorénavant arpentée par des Soudanais, des Tchadiens, des Éthiopiens, des Érythréens, des Maliens et des Afghans. Ils ont pour nom Bahradine, Red, Gamar, Siraj, Muzamil, Babekir, Bechir, Ali… Ils ont entre vingt-cinq et quarante-cinq ans. La plupart sont musulmans.

Répartis par six dans des appartements mis à leur disposition, le temps de faire les démarches pour obtenir le statut de réfugiés, ils profitent de leur temps libre essentiellement pour apprendre le français avec des bénévoles comme Thérèse, faire des démarches administratives et se soigner.

Car, s'ils sont arrivés dans l'Ouest de la France, c'est qu'ils ont dû fuir leurs pays en guerre et prendre un chemin d'errance qui, pour certains, a duré plusieurs années. Le périple a commencé par la Libye où beaucoup furent exploités par des passeurs sans scrupules. Puis l'Italie après une traversée en canots pneumatiques où certains perdent la vie pour cause d'épuisement ou de maladie, avant d'être recueillis par des navires comme l'Aquarius. Une fois quittés les centres d'accueil de la péninsule, ils ont pris la direction de Paris en train via la gare de Vintimille ou à pied avec une périlleuse traversée des Alpes. Portés par l'espérance d'une vie meilleure, ils constatent tout au long de la route que si « *certains n'aiment ni les noirs ni les migrants, d'autres sont très gentils et accueillants* ». Ayant connu le « camp » parisien de la Porte de la Chapelle, ils finissent par se voir proposer par les autorités d'aller dans un hébergement collectif, en province, et se retrouvent en Normandie. D'autres iront dans le Sud-Ouest, comme à Oloron-Sainte-Marie ou dans le Centre de la France…

Tous témoignent qu'il vaut mieux être en appartement collectif ou individuel que dans des grandes structures ou dans des Formule 1 où l'on peut se retrouver à 70, 80 ou 100. À l'anonymat de la grande ville, beaucoup préfèrent ces petites villes où une partie de la population témoigne d'une belle solidarité, dans une grande diver-

DR

Babekir, Bahradine, Redwan, Gamar, Siraj, Muzamil, Babekir, Bechir, Thérèse et Ali.

sité de croyances et philosophies, et s'engage dans un esprit citoyen au service de l'autre en détresse.

Quand la parole leur est donnée, ils partagent leurs sentiments : « *Merci beaucoup pour votre accueil des musulmans ! Merci à tous les bénévoles qui nous aident* », lancent un appel : « *Musulmans et catholiques, unis, main dans la main, pour vivre ensemble !* » avant que l'un d'entre eux avoue : « *Notre vie est difficile car voilà un an et demi que j'attends la réponse à ma demande de statut de réfugié* ». ■

Jour de prière dans la plus grande mosquée d'Europe, à Rome. © VITTORIA MANNU

Les Italiens et les musulmans

TEXTE > **FRANÇOIS-XAVIER DEMOURES**, DIRECTEUR FRANCE, *MORE IN COMMON*

L'opinion italienne, difficile à cerner, se divise en sept groupes.

L'opinion italienne se divise en sept groupes. Deux tendent davantage vers l'ouverture : les Italiens cosmopolites (12 %) et les catholiques humanitaires (16 %). Deux tendent vers la fermeture : les nationalistes hostiles (7 %) et les défenseurs de la culture (17 %). Trois groupes manifestent une plus grande ambivalence : les modérés désengagés (19 %), les laissés-pour-compte (17 %) et les inquiets pour la sécurité (12 %).

Dans un pays comme l'Italie où la présence de l'islam est somme toute assez récente, les opinions sont plutôt négatives vis-à-vis des musulmans. Invités à se positionner sur un « thermomètre » allant de froid à chaud, les Italiens sont 44 % à exprimer leur distance (« froid ») vis-à-vis des musulmans, et 35 % leur indifférence (« ni chaud ni froid »). Seuls les Italiens cosmopolites sont plus nombreux à penser que les musulmans ont des valeurs similaires aux leurs plutôt que l'inverse.

En revanche, les Italiens sont plus disposés à accepter qu'une mosquée soit construite à proximité de chez eux, notamment parmi les groupes les plus ouverts : c'est le cas, par exemple de 61 % des Italiens cosmopolites et de 42% des catholiques humanitaires, contre 27 % des multiculturalistes français et 26 % des humanitaires.

Ceux qui connaissent des immigrés sont également plus tolérants que ceux qui n'en connaissent pas : 37 % jugent que l'islam est une religion pacifique, contre 19 % de ceux qui n'ont aucun contact avec des personnes étrangères [1]. ■

[1] Tiré de *More in Common, Un'Italia frammentata: atteggiamenti verso identità nazionale, immigrazione e rifugiati in Italia* [Une Italie fragmentée : attitudes envers l'identité nationale, l'immigration et les réfugiés en Italie], août 2018, 132 pages.

Ils font bouger les lignes

TEXTE > PÈRE **VINCENT FEROLDI**, DIRECTEUR DU SNRM

Le petit club napolitain d'enfants réfugiés a permis d'infléchir la loi sur les mineurs étrangers.

À une vingtaine de kilomètres au nord de Naples, Castel Volturno, un quartier peuplé de travailleurs manuels non déclarés et de plus de 20 000 migrants dont 5 000 mineurs. Là, avec l'aide de généreux donateurs et de la Fondation Décathlon, Massimo Antonelli, ex-basketteur professionnel et international italien, a ouvert un club 100 % gratuit et accessible à tous, fils d'immigrés, migrants, réfugiés.

Sans le vouloir, Tam Tam Basket s'est finalement constitué exclusivement de joueurs originaires de l'Afrique sub-saharienne, une quarantaine de jeunes de douze à seize ans, dont beaucoup ont grandi dans la Péninsule.

Mais comme, en Italie, c'est le droit du sang qui fait foi avant une éventuelle naturalisation à l'âge de la majorité, les équipes Tam Tam Basket ne peuvent s'inscrire en compétition. Heureusement, elles reçoivent des invitations pour participer à des tournois régionaux et amicaux et, parfois, les gagner, d'où une renommée grandissante.

À l'automne 2017, leur histoire a résonné jusqu'à l'Assemblée grâce au député démocrate Michele Anzaldi et à l'action du président du Comité olympique italien où se déroulait un débat houleux sur la *Ius soli* (droit du sol). La conséquence fut l'adoption de l'amendement *SalvaTamTam* (« Sauvez Tam Tam ») permettant aux mineurs étrangers présents depuis un mois sur le sol italien et scolarisés de jouir de nombreux droits équivalents à ceux des autochtones. Huit cent mille jeunes sportifs en bénéficient désormais.

Aussi, le 17 novembre 2017, les moins de treize ans et les moins de quatorze ans jouèrent pour la première fois un match officiel de championnat dans la région de Campanie et les moins de seize ans ont été admis en compétition officielle pour la saison 2018/2019. ■

Les jeunes de l'équipe de basket Tam Tam lors de l'entraînement au palais des sports de Castel Volturno. © GIULIO PISCITELLI

Discussion entre fidèles musulmans et chrétiens lors du rassemblement interreligieux et fraternel à Taizé (71). © GUILLAUME POLI / CIRIC

Nous avons trouvé une grande famille

TEXTE > **AHMED**, RÉFUGIÉ SOUDANAIS

Ahmed, réfugié, témoigne à Taizé, à la Toussaint

Je m'appelle Ahmed et je suis né dans un petit village du Darfour, au Soudan, il y a vingt-trois ans. Quand j'avais onze ans, des milices ont détruit mon village. Pendant l'attaque, j'ai pu m'enfuir, mais ma famille a été dispersée et je me suis retrouvé tout seul. Quelqu'un m'a amené dans un camp et, là, j'ai retrouvé un oncle qui m'a ensuite amené près de Khartoum. Plus tard, j'ai su que mon père avait été tué lors de l'attaque et que ma mère, ma sœur et mes frères, se sont retrouvés dans un camp au Darfour. Je suis resté avec mon oncle et, en 2013, j'ai pu entrer à l'université pour étudier le droit.

À Khartoum, il y a beaucoup de racisme contre les gens du Darfour et j'ai eu beaucoup de problèmes à l'université. J'ai été persécuté, incarcéré, torturé… C'était si difficile que je suis parti en Lybie, où j'ai travaillé pendant quatre mois. Mais les gens ne me payaient pas. Il y avait beaucoup de violence et, quand on m'a dit qu'en Europe je trouverais la paix, l'égalité, la sécurité et la justice, j'ai décidé de prendre un bateau pour traverser la Méditerranée.

Je remercie la Croix Rouge et ses services de sauvetage de nous avoir aidés à rejoindre l'Italie ! Mais, dans ce pays, j'ai été maltraité et je n'ai pas trouvé ce que j'attendais. Dans les camps, on m'a conseillé de poursuivre la route vers la France. Arrivé à Nice, comme il faisait très froid dans la rue, je suis allé à la gendarmerie. On m'a laissé dormir dans une cellule de prison mais, après, on m'a dit que ce n'était pas un hôtel et on m'a demandé de partir. J'ai rejoint Paris et j'y ai passé trois jours, dormant sous un pont près de la gare. Comme je suis tombé malade, des Africains m'ont conseillé d'aller à Calais et que, là-bas, je trouverais des associations qui pourraient m'aider. À Calais, on m'a dit que je pourrais être logé dans une maison si j'acceptais de prendre un bus pour aller dans une autre région de France.

J'ai accepté et j'ai pris le bus, où j'ai trouvé d'autres Soudanais que je ne connaissais pas. Après onze heures de voyage, nous sommes arrivés un soir de grand brouillard dans un tout petit village. C'était Taizé. Nous avions peur et nous ne voulions pas descendre du bus ! Je suis finalement descendu pour aller aux toilettes et, quand je suis sorti des toilettes, le bus était parti ! Nous avons été accueillis par le maire, des personnes du village, des frères de la communauté et des représentants d'une

association. Et puis, dans ce village, a commencé une nouvelle histoire dans ma vie.

Jour après jour, nous avons découvert le village et ses habitants. Des gens venaient nous rendre visite. Mais on ne les comprenait pas car on ne parlait pas le français ! Grand merci aux bénévoles, qui sont venus nous enseigner le français !

Dans le groupe arrivé de Calais, nous sommes tous musulmans et nous n'avons eu aucun problème d'être accueillis par une communauté chrétienne. On nous a donné une salle pour notre prière et on nous respecte. Parfois, nous sommes allés dans l'église pour voir comment ils priaient. Parfois, les frères nous ont accompagnés à la mosquée. Nous vivons ensemble dans la paix. Nous avons trouvé une grande famille. Un des frères est pour nous comme notre frère aîné ; nous avons une maman et un oncle dans une famille du village. Chacun de nous est accompagné par une famille de la région. Une fois par semaine, je vais à Cluny partager un repas avec ma famille d'adoption, et je les remercie de m'avoir tant aidé.

Presque tous, nous avons déjà reçu une réponse positive à notre demande d'asile. Moi, j'ai reçu le statut de réfugié avant l'été et j'ai pu ainsi travailler trois mois en été dans une coopérative agricole. Cela m'a permis de mettre un peu d'argent de côté pour faire maintenant des études.

Je vis à Taizé depuis presque un an et je me suis fait des amis du monde entier. J'aimerais vous dire de ne pas avoir peur d'aller à la rencontre de ceux qui sont différents de vous. ■

« TÉMOIGNAGES »

« Au Soudan je ne connaissais pas de chrétiens. Mais à Taizé une communauté chrétienne m'a très bien accueilli. Je vois que nous prions de manières différentes, mais tous nous croyons que Dieu veut la paix. J'ai la confiance que nous pouvons vivre ensemble en paix et ainsi donner un message au monde. Le monde a besoin de notre témoignage. »

Ibrahim, 29 ans.

« Je n'avais jamais rencontré des chrétiens, je les connaissais seulement à travers ce que le Coran dit. Dans le Coran nous lisons qu'il y a différents chemins vers Dieu et que nous devons vivre ensemble en paix avec des gens d'autres religions. À Taizé, je le vis très concrètement et je constate que cela est très facile. Nous savons que dans toutes les religions il peut y avoir des terroristes. Aujourd'hui il y a des gens qui utilisent l'islam comme prétexte pour faire la guerre. En fait, ils déforment notre religion. L'islam, comme le christianisme, est une religion de paix. »

Hassan, 26 ans.

© GIULIO PISCITELLI

Frère Aloïs dans un camp de personnes déplacées au Sud-Soudan. © TAIZÉ

Ouverture à l'autre et confiance en Dieu

TEXTE > FRÈRE **ALOÏS**, PRIEUR DE TAIZÉ

L'augmentation très forte du nombre de migrants et de réfugiés pose des questions auxquelles il n'y a pas de réponses faciles. La peur que certains ont est compréhensible. Mais je suis convaincu que, sans des contacts personnels avec les migrants, nous ne trouverons pas de solutions.

J'espère tellement que les migrations dans le monde provoquent une nouvelle solidarité entre les peuples. Est-ce que, en tant que chrétiens, notre foi n'implique pas une responsabilité particulière pour promouvoir une telle solidarité ?

Et nous pouvons alors faire une découverte – c'est notre propre expérience à Taizé : notre foi, notre confiance en Dieu est soutenue et approfondie à travers l'ouverture aux autres. Pour nous, les frères, l'ouverture à l'autre, de quelque horizon qu'il vienne, et la confiance en Dieu sont inséparables.

Ce n'est pas une attitude naïve. La confiance en Dieu nous pousse à aller vers l'autre sans crainte et de manière très concrète, à voir la réalité de près avec toute sa complexité, et à discerner ce qui est nécessaire. Au contraire, nous laisser guider par la peur nous isole et notre vision de la réalité devient abstraite, brouillée.

« C'est lui que nous pouvons voir dans chaque personne, et surtout la plus pauvre et la plus abandonnée. »

Il faut aller encore plus profond. Le Christ Jésus est venu pour unir toute la famille humaine dans l'amour de Dieu. Il a donné sa vie pour cela sur la croix. Il est dès lors uni à chaque être humain et c'est lui que nous pouvons voir dans chaque personne, et surtout la plus pauvre et la plus abandonnée. Il est là, en particulier, dans chaque réfugié que nous rencontrons. ■

L'accueil des migrants, une priorité humaine et pastorale

TEXTE > MGR **CLAUDE RAULT**, ÉVÊQUE ÉMÉRITE DU DIOCÈSE DU SAHARA ALGÉRIEN

Presque chaque jour, venus de l'Afrique subsaharienne, les migrants franchissent les frontières pour rejoindre les grandes villes du vaste désert et tenter par la suite de rejoindre l'Europe. Tel est leur rêve qui, malheureusement, s'achève trop souvent dans les sables ou, plus tard, dans les flots de la mer...

dossier

Ce que je vais transmettre ici date d'un passé encore tout récent. Il touche l'accueil des migrants dans le Sud algérien où j'ai vécu plus de quarante ans dont treize comme évêque. L'Église diocésaine du Sahara algérien est très modeste, comparable à de petites îles dans un vaste océan : une centaine de chrétiens, dont une soixantaine de religieuses, religieux et prêtres. Parmi eux, quelques chrétiens et chrétiennes en migration qui représentent le nombre le plus important de laïcs ! Aux migrants en transhumance, il faut ajouter un nombre important de migrants prisonniers, arrêtés pour divers griefs et souvent en attente de jugement.

UN ACCUEIL POUR LA PRIÈRE ET LE RÉCONFORT SPIRITUEL

Le point de départ de cette réflexion est un postulat incontournable. Les migrants ne sont pas des problèmes, comme on le laisse entendre si souvent. Ce sont des personnes ! Ils méritent donc d'être traités comme tels. C'est la migration – et ses causes – qui est le problème.

Combien sont-ils dans le Sud saharien ? Il est difficile de donner un chiffre... Plusieurs dizaines de milliers, sûrement. Parmi eux, des chrétiens dont nous nous sentons plus responsables.
La plupart ignore l'existence des communautés chrétiennes ou n'osent guère sortir des ghettos dans lesquels ils sont amenés à vivre ou, pire, à survivre. Là où ils sont, il est souvent bien difficile de s'aventurer. Pourtant, certains osent et peuvent assez librement venir frapper à nos portes. Ils trouvent alors leur place dans nos assemblées. Ils y apportent leur note, leurs chants, leur vitalité, leurs cris, leurs espoirs. Parfois tel ou tel demande un cheminement vers le baptême ou la confirmation, rarement vers le mariage.

Notre ouverture et notre attention à leur égard est importante, parfois salvatrice. En migration, ce qui est frappant, c'est la perte fréquente de toute référence morale et même

Des migrants partagent le couscous du vendredi, offert par un habitant, à Errachidia, Maroc. DR

spirituelle, religieuse. La vie est tellement dure que vivre « à n'importe quel prix » et passer à l'étape suivante deviennent la préoccupation majeure. Il arrive même que la loi de la jungle puisse prédominer, en raison des conditions inhumaines qu'ils doivent affronter. Et, dans cette loi, que dire du sort des femmes lorsqu'elles sont seules ?

Garder son identité humaine et ses valeurs propres est parfois de l'héroïsme. Alors, retrouver une communauté chrétienne, pour les personnes migrantes, est souvent l'occasion de déposer son fardeau, et même de retrouver sa dignité d'homme ou de femme ! C'est aussi refaire ses forces intérieures dans une oasis de paix où l'on n'est plus « un migrant » ou « une migrante », mais « un enfant de Dieu », tout simplement. La sollicitation est fréquente pour recevoir une bible, un chapelet, une bénédiction : c'est parfois le seul bagage important avec lequel ils reprendront la route. Avec, bien sûr, l'indispensable téléphone portable lorsque celui-ci n'a pas été subtilisé par les passeurs !

Mais cette pastorale pour les chrétiens en migration ne se cantonne pas aux petites communautés chrétiennes ou religieuses. Grâce au travail suivi d'une religieuse du Nord, des contacts ont été pris avec le ministère des Affaires religieuses, puis avec le ministère de la Justice, pour des agréments permettant la visite des chrétiens en prison, qui sont à peu près tous des personnes en migration. Une liste est déposée régulièrement au ministère qui accorde des autorisations de visites régulières aux membres permanents de la communauté chrétienne (religieuses et prêtres). Ainsi l'ensemble des prisons est pratiquement couvert.

Ces visites sont une vraie bouffée d'air frais pour les chrétiens en prison. Certains, qui n'osaient pas se déclarer chrétiens, se découvrent tels et ces visites deviennent une sorte de garantie morale à leur égard. La prière et le partage sont une opportunité de ne plus se sentir seul et de goûter non seulement à l'appartenance à une communauté mais encore à la Parole de Vie car autorisation a été accordée par les autorités pénitentiaires de donner des Bibles, précieux trésor pour rester en lien avec la Parole de Dieu. C'est souvent l'occasion pour le visiteur ou la visiteuse, au sortir de la prison, de prendre contact avec les familles qui sont sans nouvelles.

LA PASTORALE DU BON SAMARITAIN

Mais devant le flux incessant des personnes migrantes, que faire ? Les sollicitations sont tellement nombreuses ! Là, bien sûr, nous ne nous arrêtons jamais à des considérations de personnes, chrétiennes ou non. Quelles sont nos possibilités d'intervention ? J'en retiendrai trois concernant l'accueil des « tout-venants », des blessés, des malades et des personnes en grande difficulté.

Notre porte ne se ferme devant personne. L'accueil est la première démarche faite à leur égard. Dès lors, ouvrir sa porte est le premier geste incontournable : « *J'étais étranger, et vous m'avez accueilli* » dit Jésus dans la parabole du Jugement dernier (Matthieu 25, 31-46). Mais répondre à toute demande est autre chose. La plupart du temps, nous ne pouvons pas répondre à leurs sollicitations spontanées (argent, nourriture, vêtements…), tant elles nous dépassent. Nous sommes alors vite et totalement submergés, tant les besoins sont grands. Aussi, l'écoute est souvent la première et seule démarche que nous pouvons faire et elle requiert de la disponibilité et du temps. Parfois, un membre

de la communauté (prêtre ou religieuse) a été plus attaché à cette attention. En effet, les membres permanents du diocèse sont pris par des engagements divers et nombreux au sein de la population locale : bibliothèques, soins aux enfants handicapés, formation féminine et tant d'autres activités induites par notre présence dans le pays.

Disons aussi que la migration crée une vraie solidarité entre les personnes en chemin. Il est rare qu'un migrant puisse faire son chemin tout seul. Il lui faut se rattacher, de gré ou de force, à un « passeur » qui en tire un bénéfice très substantiel, tout en garantissant une très relative sécurité. Ne dit-on pas – et ce n'est pas qu'une légende – que les filières de la migration sont en passe de devenir aussi « juteuses » que celles de la drogue ?

Mais, parmi ceux et celles qui frappent à nos portes, des personnes se présentent dans une situation de détresse qui requiert une attention incontournable. Ce sont les personnes blessées, malades ou dans une situation de grande précarité. Ce sont donc à elles que nous donnons une priorité par une conduite chez le médecin ou à l'hôpital et, parfois, un accueil à la maison. Ceci touche à ce que nous pouvons appeler la « pastorale du bon Samaritain ». Dans la parabole (Luc 10, 25-37), Jésus montre comment le Samaritain devient le prochain de l'homme laissé pour mort sur la route. Il le prend sur sa monture et le conduit à l'hôtellerie la plus proche. Il en est de même dans le cas des migrants. Comme dans la parabole, nous ne pouvons faire autre chose que laisser la personne reprendre son chemin. J'ai même appris qu'une femme venant d'accoucher et ayant été retenue à l'hôpital pour complications, le bébé a dû être retiré et accueilli par une religieuse… et le prêtre de la petite paroisse s'est alors transformé en « baby sitter » pour assurer une attention continuelle au bébé venant de naître !

TOUTE PERSONNE EST DIGNE D'ATTENTION

Nous avons conscience de nos limites. Je dois dire que, si toutes les forces vives du diocèse étaient consacrées au monde de la migration, nous ne pourrions pratiquement rien entreprendre par ailleurs !

La parole, contestée et même sujette à polémique d'un homme politique français alors Premier ministre : « *La France ne peut pas accueillir toute la misère du monde, mais elle doit prendre sa part* » est bien aujourd'hui encore d'actualité. Bien souvent, on n'en retient que la première partie ! Mais, prise dans son ensemble, ne fait-elle pas réfléchir ?

La modestie de nos moyens humains et les urgences de nos nombreux soucis pastoraux pourraient être un alibi pour tourner le dos à ce grand défi de la migration. Pourtant les personnes en migration, et parmi elles les plus fragilisées, les plus abandonnées, ne sont-elles pas elles aussi prioritaires dans notre champ apostolique ? Tous les croyants sont fortement interpellés, quels qu'ils soient et où qu'ils soient. Nous ne pouvons pas baisser les bras.

Toute personne est digne d'attention, d'égard, d'accueil, surtout lorsqu'elle est dans une situation de précarité ou de fragilité, surtout lorsque nous la voyons errer d'une « périphérie » à l'autre ! ■

DR

regard

Fortuna !

TEXTE > PÈRE **VINCENT FEROLDI**, DIRECTEUR DU SRNM

Poétique, rempli de foi et d'humanité, ce film a reçu l'Ours de Cristal du meilleur film et le Grand prix du jury international de Génération 14plus à la 68e Berlinale.

Filmé en noir et blanc, entre documentaire et fiction, *Fortuna* raconte l'histoire d'une adolescente éthiopienne de treize ans, interprétée par Kidist Siyum Beza, qui, après avoir traversé la Méditerranée, est accueillie avec d'autres réfugiés au monastère du Simplon, en Suisse, pour passer l'hiver. Elle y rencontre Kabir, un jeune Africain dont elle tombe amoureuse. À mesure que la neige couvre les sommets, le monastère devient leur refuge mais aussi le théâtre d'événements qui viennent ébranler la vie paisible des chanoines réguliers du Grand-Saint-Bernard et celles des réfugiés.

Posant dans ce film un regard interrogateur sur la réalité contemporaine, Germinal Roaux, le réalisateur suisse, a choisi, à travers le parcours solitaire de Fortuna, d'installer le spectateur dans un espace de réflexion face aux questions que la crise migratoire suscite auprès de tous.

En effet, bouleversé par les récits des jeunes migrants qu'il a pu rencontrer grâce à sa compagne travaillant dans des classes d'accueil pour mineurs non accompagnés, il a découvert que, pour pallier le manque de places dans les centres d'hébergements, certains de ces réfugiés étaient accueillis au sein de communautés religieuses. D'où le monastère comme lieu de l'histoire.

Au cœur de cette expérience humaine et personnelle, il s'est lui-même posé la question : « Que faire ? » Ce film est sa réponse. Elle n'est pas tant politique que philosophique et artistique, voire poétique, espérant ainsi éveiller les consciences.

Heureusement, comme l'écrit Raphaëlle Bouchet de la Radio Télévision Suisse, « *imprégné de grandes questions morales, sur notre relation à l'autre, sur nos valeurs et nos choix intimes, porté par un souffle presque mystique, le film évite le triple piège de la bigoterie, de la condescendance ou de la moquerie* ».

Laissant de côté toute indignation ou même dénonciation, Fortuna incite le spectateur à dépasser quelques-unes de ses idées préconçues. Il met la spiritualité au cœur du récit. Aussi imprègne-t-elle peu à peu le spectateur. Dans un monde où les individus voient leurs repères malmenés par une société de consommation effrénée, elle l'amène à découvrir la place tenue par la prière dans la vie de ces hommes et femmes aux traditions différentes (catholique, copte, musulmane).

Ainsi, un débat, nourri d'arguments brillants et mené avec éloquence et sensibilité par les hommes de Dieu, révèle les contradictions auxquelles sont confrontés notre société et ces hommes d'Église tiraillés entre leur désir d'accueil et d'ouverture au monde et leur devoir de réserve et d'isolement inhérent à leur vocation. Ce n'est pas sans nous rappeler un autre film tourné au Maroc, à Toumliline, *Des hommes et des dieux* (film de Xavier Beauvois, 2010). ■

dossier

© MICHEL GOUNOT / GOGOND

Relecture partagée aux participants du travail de l'Université de la solidarité et de la diaconie.

« JE VIENS D'UNE ÉGLISE OÙ RÉSONNE LE CRI DES PLUS PAUVRES »

TEXTE > PÈRE **HUBERT LE BOUQUIN**, FRÈRE CAPUCIN, TIARET, ALGÉRIE

Notre Église d'Algérie ne représente presque rien dans le paysage algérien. Nous sommes peut-être quelques milliers de chrétiens catholiques dans un pays de 44 millions d'habitants, répartis dans un pays cinq fois plus grand que la France. La majorité de notre Église est représentée par des chrétiens et des migrants venant d'Afrique sub-saharienne qui ont traversé le désert et qui ont échoué en Afrique du Nord, en attendant parfois des dizaines d'années avant de traverser la Méditerranée sur des bateaux de fortune. Il y a aussi quelques centaines d'étudiants sub-sahariens et des travailleurs immigrés, philippins, coréens… Et de rares familles d'Europe. Et enfin ceux qu'on pourrait appeler volontaires de l'Église, prêtre, religieux, laïcs, cent ou deux cents personnes. Voilà d'où je viens, d'où je vous parle…

Je vais vous dire ce que j'ai vu, entendu et compris à partir de ce que je suis, comme personne et comme membre de l'Église d'Algérie.

Il y a quelques temps, je suis allé porter une lettre d'une amie à un monsieur qui habite dans une petite ville à une trentaine de kilomètres de Tiaret, là où j'habite avec mes frères capucins. Je devais aller chez M. Moktar que je ne connaissais pas. Je savais seulement que son papa, il y a plus de soixante ans, avait été tué par les *fellaghas*, les combattants algériens pour la libération de leur pays, parce qu'il était soupçonné de collaborer avec l'armée française. Je cherchais donc la maison de M. Moktar et j'ai demandé dans le quartier à un monsieur qui, avant de m'indiquer la maison, m'a dit : « *Ah ! Vous cherchez ce chien de Moktar.* » Ainsi, plus de soixante ans après, M. Moktar est encore méprisé, traité de chien par ses plus proches voisins. J'ai été choqué par cette injure.

Mais j'ai compris ici, à l'Université de la diaconie et de la solidarité, je l'ai compris à l'école de l'Évangile et de la Syro-phénicienne, que cette injure pouvait être transformée par la parole de cette pauvre dame en parole de bénédiction puisque « *les chiens se rassasient sous la table des miettes*

qui tombent de la table des enfants » (Matthieu 15, 27). Les chiens sont bénéficiaires, comme les enfants, de la surabondance d'amour de Jésus. Cela m'a rappelé saint François, celui qui est à l'origine des capucins. Quand il a commencé à vivre selon l'Évangile, son père qui n'était pas d'accord l'a rejeté et, chaque fois qu'il entendait parler de son fils et de ses folies, ou qu'il le rencontrait dans les rues d'Assise, il le maudissait. Alors frère François a demandé à un pauvre de lui dire des paroles de bénédiction. Ainsi la malédiction se transformait en parole de bénédiction de la bouche d'un pauvre…

Les chiens, je les ai retrouvés pendant l'université d'été sur la route des pèlerins de l'espérance. Les chiens sont les compagnons (compagnons signifie ceux qui partagent le même pain) des hommes de la rue qui peuvent devenir pèlerins d'espérance.

Je viens d'un pays sur les hauts plateaux d'Algérie où les hommes partagent la vie des animaux et, quand je prends le car pour aller visiter les prisonniers migrants à 300 kilomètres de chez moi vers le Sahara, je suis serré contre les hommes emmitouflés dans leur djellaba toute imprégnée de l'odeur des moutons, de feu et de leurs propres humeurs. Cette odeur me prend à la gorge et me tourne le cœur. Mais j'ai appris à l'Université de la diaconie et de la solidarité, je l'ai appris de la bouche des pauvres qui ont lu l'Évangile et qui l'ont eux-mêmes appris de la dame syro-phénicienne, que cette odeur était celle de Jésus lui-même qui s'est fait tout proche des pauvres et des pauvres qui sont aussi algériens. À vrai dire, je le savais déjà et en particulier par le Pape lui-même qui dit aux prêtres qu'ils doivent sentir l'odeur des brebis, mais ce savoir a été confirmé par le savoir des plus pauvres. Et, quand la parole des plus pauvres dit la même chose que la parole du Pape, c'est qu'il y a vérité de foi.

Quand la parole des plus grands et la parole des plus petits disent la même chose, alors c'est vrai, même si je ne sais pas qui, du Pape et des plus pauvres, sont ceux qui sont en haut et celui qui est en bas…

Je viens aussi d'un pays où les hommes se balancent en psalmodiant les sourates du Coran, une autre parole qui vient d'en haut. Et quand nous avons gestué l'Évangile et le Notre Père avec vous, j'ai pensé aux femmes et hommes de mon pays qui se tournent en vérité vers Allah et qui implorent sa paix.

Je viens d'un pays où l'on parle, où l'on prie Dieu Allah en arabe et quelle n'a pas été ma joie d'entendre Farah prier pour nous en arabe. J'étais ici chez moi.

Je viens d'une Église en Algérie dont le cœur brûlant est la diaconie. Car la diaconie, le service et la solidarité, sont le seul langage dont elle peut disposer pour exprimer l'amour du Christ pour le peuple algérien musulman. Elle n'a pas d'autres paroles que celle de l'humble service. Je viens d'une Église qui a connu ses témoins, ses martyrs de la diaconie et de la solidarité : Pierre Claverie, évêque de mon Église d'Oran, et ses compagnons morts pour ne pas avoir voulu abandonner le peuple algérien au moment de la guerre civile. Je

nomme ces sœurs et frères qui seront béatifiés le 8 décembre 2018 au sanctuaire de Notre-Dame-de-Santa-Cruz d'Oran : Pierre, Henri et Paul ,Hélène (tués dans leur bibliothèque pour les enfants de la Casbah d'Alger), Angèle, Bibiane, Odette, Christian, prieur de Tibhirine, et ses frères Luc, Christophe, Michel, Bruno, Célestin, Paul, les Pères blancs de Tizi-Ouzou, Jean, Alain, Charles, Christian. Ils sont morts comme les quelque 200 000 Algériens, hommes et femmes musulmans, qui ne voulaient se soumette au diktat de ceux qui leur refusaient le droit d'emmener leurs enfants à l'école, de la centaine d'imams qui ne voulaient pas prononcer de *fatwas* condamnant les mauvais musulmans ou les chrétiens, les artistes, intellectuels ou journalistes qui ne voulaient pas se laisser humilier.

Je viens d'une Église dont la passion est la rencontre de l'autre différent par sa culture, par sa religion, par son histoire. Parce que Jésus, Dieu, aime les Algériens, les musulmans tels qu'ils sont et non pas tels que nous voudrions qu'ils soient…
Je viens d'une Église qui se veut sacrement de la rencontre de l'humanité tout entière dans le corps et le cœur de Jésus.
Je viens d'une Église pauvre et de pauvres où les chrétiens qui se rassemblent le dimanche sont des migrants venus des pays d'Afrique sub-saharienne, qui vivent dans l'extrême précarité, pourchassés par la police, vivant dans les garages sans eau, sans sanitaires. Des femmes qui doivent se prostituer, les hommes vivre de trafics les plus sordides.

Je viens d'une Église où le cri des plus pauvres résonne à chaque messe dans la petite cathédrale souterraine d'Oran.

Je viens d'une Église qui se veut citoyenne : elle a la volonté de se mettre au service de la société algérienne, d'apporter sa toute petite pierre à la construction d'une humanité plurielle et fraternelle où les différences ne sont pas des raisons de s'exclure mais, au contraire, de se valoriser les uns les autres dans une harmonie de mille couleurs et de symphonie musicale. Une société algérienne où chacun a sa place. Je viens d'une Église qui accueille des enfants, des femmes, des hommes, tous musulmans, pour les aider à grandir en humanité, intelligence, amour et liberté.
L'Église est le signe donné par notre Dieu à l'humanité tout entière. Notre objectif est au-delà de l'Église. Le Royaume de Dieu est déjà là mais encore à venir. L'Église n'est pas le Royaume de Dieu mais elle en est le signe, le sacrement. Nous ne pourrons jamais nous satisfaire d'être bien entre nous tant que nous ne serons pas allés partout à la rencontre de tous les hommes, enfants et femmes, quelle que soit leur appartenance religieuse. Non pas pour les amener à nous, mais pour leur témoigner l'amour du Christ qui vient. Pour nous mettre au service de leur dignité, de leur humanité, de leur liberté.

Il me semble que Jésus n'a pas demandé à la dame syro-phénicienne de devenir disciple, de devenir chrétienne. Ce que voulait Jésus, c'est qu'elle soit rendue à elle-même, à son bonheur de maman. ■

fiche pastorale

L'oraison, prière intime

TEXTE > SŒUR **GÉRALDINE LASSERRE**, XAVIÈRE

L'oraison est l'une des formes que prend la prière dans la vie spirituelle chrétienne.

À la différence de la prière liturgique qui implique une dimension communautaire, l'oraison est une prière plus intime, lieu d'un « *seul avec Dieu seul* ». Elle peut se ranger parmi ce que la tradition chrétienne a appelé les « exercices de piété » comme le rosaire, l'adoration eucharistique…

Il est difficile de donner une définition de l'oraison. On serait tenté d'en chercher les méthodes : comment se pratique-t-elle ? Que dit-on ? Que fait-on ? Il y a, de fait, des écoles, des spiritualités différentes. Un disciple de Thérèse d'Avila « fera oraison » d'une manière différente d'un disciple d'Ignace de Loyola. Tous deux cependant parleront d'oraison.

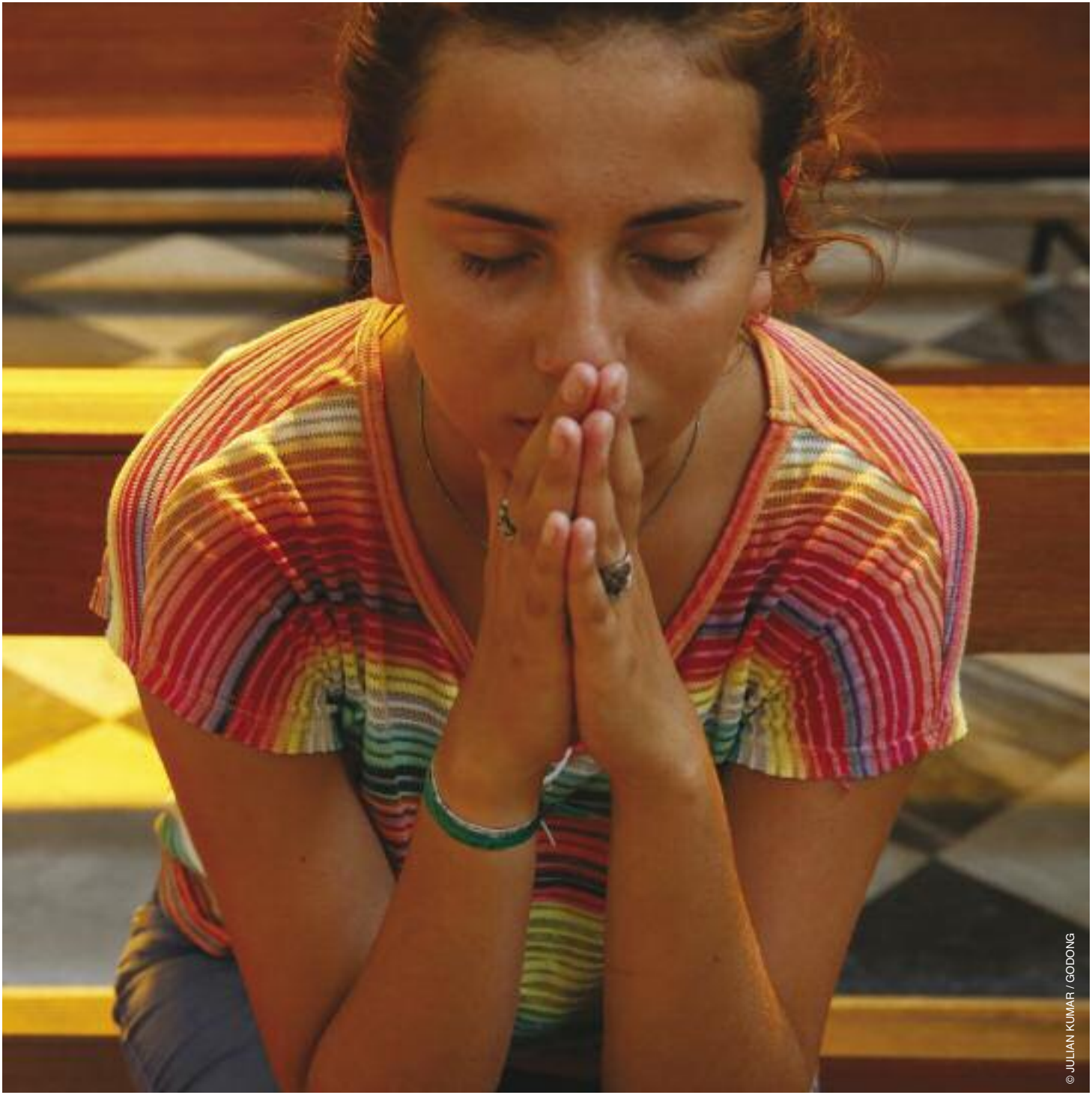
L'oraison est une prière intime, avons-nous dit. Elle s'enracine dans la tradition monastique. Elle vise le cœur-à-cœur avec Dieu. Un cœur-à-cœur le plus souvent silencieux, à l'écoute des résonances de la Parole de Dieu en soi, dans la disponibilité à l'Esprit Saint qui nous mène intérieurement vers ce lieu du « colloque » avec Dieu, le moment où le dialogue se noue avec ou sans parole.

Elle vise le cœur-à-cœur avec Dieu. Un cœur-à-cœur le plus souvent silencieux, à l'écoute des résonances de la Parole de Dieu en soi, dans la disponibilité à l'Esprit Saint…

Solitude et fécondité

Prière intime, l'oraison implique donc une solitude. Dans l'évangile de Matthieu, Jésus a des mots assez durs sur la prière qui peut devenir le lieu d'un faire-valoir personnel : on se montre priant, on tire sa gloire de cette bonne image de soi que l'on donne aux autres. Jésus invite alors ses disciples à prier dans la solitude, hors du regard des autres : « *Mais toi, quand tu pries, retire-toi dans ta pièce la plus retirée, ferme la porte, et prie ton Père qui est présent dans le secret* » (Mt 6, 6).

Pour autant, l'oraison n'est pas le lieu d'un retrait du monde pour construire sa sainteté toute personnelle. Elle vise une fécondité : celle de nous faire entrer toujours plus avant dans le mystère du Christ, de sorte que notre vie devienne de plus en plus un « *être au*


© JULIAN KUMAR / GODONG

Jésus lui-même laissait sa vie publique trouver son orientation à partir de ces moments de solitude. L'Évangile nous le montre se retirant dans la montagne ou au désert :
« Quand il fit jour, Jésus sortit et s'en alla dans un endroit désert » (Lc 4, 42) ;
« En ces jours-là, Jésus s'en alla dans la montagne pour prier, et il passa toute la nuit à prier Dieu » (Lc 6, 12).
À chaque fois, il paraît y puiser un élan nouveau pour pour suivre sa mission d'annonce du Royaume.

© PASCAL DELOCHE / GODONG

Christ », c'est-à-dire chrétienne. L'oraison fait partie de ces exercices spirituels auxquels le priant revient avec régularité comme pour se laisser pétrir par l'Esprit dans une disponibilité à la vie de Dieu, en soi et autour de soi, qui s'approfondit.

Jésus lui-même laissait sa vie publique trouver son orientation à partir de ces moments de solitude. L'Évangile nous le montre se retirant dans la montagne ou au désert : « *Quand il fit jour, Jésus sortit et s'en alla dans un endroit désert* » (Lc 4, 42) ; « *En ces jours-là, Jésus s'en alla dans la montagne pour prier, et il passa toute la nuit à prier Dieu* » (Lc 6, 12). À chaque fois, il paraît y puiser un élan nouveau pour poursuivre sa mission d'annonce du Royaume.

Le combat spirituel

Les premiers moines ont traduit leur désir d'entrer plus avant dans la solitude en vue de Dieu en se retirant au désert. Dans la Bible, le désert est à la fois le lieu du salut et le lieu de l'épreuve de sa pauvreté. Le lieu pour renouer l'alliance avec Dieu (Os 2, 16) et le lieu pour éprouver son endurance dans l'amour de Dieu, sa fidélité (Dt 8, 2). Le lieu aussi pour se laisser enseigner par Dieu (Dt 8, 3) et le lieu pour recevoir, dans les profondeurs de l'être qui cherche Dieu, la grâce d'un amour qui sourd en vie éternelle (Jn 4, 10.14). Dans l'oraison, le désert devient la métaphore de cet espace intérieur où nous sommes conduits et où nous essayons de nous tenir, dans l'attente de la rencontre avec Dieu.

C'est les mains vides qu'Il s'accueille, « en esprit et en vérité » (Jn 4, 23)

Mais le chemin ne se fait pas sans résistances en nous, et l'oraison est donc aussi le lieu d'un combat spirituel. De ce combat au désert avec le tentateur, le diviseur, « *l'ennemi de la nature humaine* » comme le nommait Ignace de Loyola, nous en avons aussi la trace dans les évangiles. Ils nous présentent Jésus qui est poussé au désert par l'Esprit juste après le moment fondateur de son baptême.

Et là, au désert, il se trouve tenté par le diable (Mt 4, 1 ; Mc 1, 13 ; Lc 4, 2). Il en est ainsi de toute vie chrétienne qui se risque à avancer en eaux profondes, notamment par les voies de l'oraison : elle s'expose au combat des esprits, combat qui est attesté dans la plus ancienne tradition chrétienne.

Aide à l'union intime avec Dieu

Aussi, la pratique de l'oraison, si elle n'impose ni un lieu, ni un temps déterminé en soi – car il s'agit de prier avant tout « *en esprit et en vérité* » (Jn 4, 23) – requiert-elle cependant de savoir chercher et prendre les moyens qui vont aider l'union intime de l'être avec Dieu.

Sinon, le tentateur ne tardera pas à conduire l'âme selon ses propres chemins… pavés de bonnes intentions. Là interviennent les « méthodes » d'oraison, les règles de discernement et l'accompagnement spirituel que l'on peut trouver auprès d'une personne expérimentée.

Sans doute l'oraison conduit-elle à la richesse d'une rencontre avec Dieu qui élargit nos vies de l'intérieur. Mais ce n'est pas sans consentir à se laisser dérouter plus d'une fois. Dieu n'est pas au bout de tous nos efforts et l'oraison purifie nos prétentions à mettre la main sur Dieu. C'est les mains vides qu'Il s'accueille, « *en esprit et en vérité* » (Jn 4, 23). ■

Le dhikr dans le Coran

TEXTE > **DENIS GRIL**, PROFESSEUR ÉMÉRITE À L'UNIVERSITÉ D'AIX-MARSEILLE

Le *dhikr* est avant tout le souvenir de ce que l'on a oublié et participe aux modes de relation à Dieu.

« *Souviens-toi de ton Seigneur quand tu as oublié* » (18, 24), est-il dit au Prophète. Le *dhikr* est avant tout le souvenir de ce que l'on a oublié et c'est aussi son rappel, comme il est dit du Coran : « *C'est un rappel pour les hommes* » (12, 104). Le terme de *dhikr* et les verbes de même racine incluent le sens de se souvenir et de rappeler, de remémorer et de se remémorer, de mentionner, le nom de Dieu notamment, et d'invoquer quand cette mention se fait insistante, voire incantatoire. Il occupe pour cette raison une place centrale dans la Révélation, dans l'enseignement du Prophète, dans la pratique et la vie quotidienne des musulmans et, plus particulièrement, quand ils sont engagés dans une voie spirituelle. Dans une forme simple, spontanée ou ritualisée, le *dhikr* participe d'une certaine manière aux autres modalités de la relation à Dieu, comme la prière (*salât*), rite ou acte de grâce de Dieu ou de l'homme, ou bien la prière d'invocation (*du'â'*) ou encore la louange (*hamd*) ou la glorification (*tasbîh*), adressées à Dieu, tout en gardant une portée large.

L'homme oublieux

L'homme étant par nature enclin à l'oubli, Dieu n'a cessé de lui envoyer des prophètes pour le faire sortir des ténèbres de la distraction vers la lumière de son souvenir, en vivifiant son cœur par la parole, comme la pluie fait revivre la terre morte. Après la chute de l'homme sur la terre, Dieu lui offre ce choix : « [...] *Celui qui suit ma guidance, il ne sera ni égaré, ni malheureux. Mais celui qui se détourne de mon souvenir, il aura une vie étroite et nous le ressusciterons le Jour de la Résurrection aveugle. Il dira : Seigneur, pourquoi m'as-tu ressuscité aveugle alors que je voyais ? Il lui dira : Nos signes sont venus à toi mais tu les as oubliés ; ainsi es-tu aujourd'hui oublié* » (20, 123-6). « [...] *Ils ont oublié Dieu et il leur a fait oublier leurs propres âmes.* » Oublier Dieu, c'est s'exposer à être éloigné, non seulement de Dieu, mais aussi de soi-même. À l'inverse, en nous rappelant Dieu, le *dhikr* nous fait réaliser qui nous sommes. Or Dieu se rappelle à nous par ses signes (*âya, pl. âyât*) qui désignent dans le Coran aussi bien ses versets que les signes de Dieu dans la création et les signes miraculeux dont les prophètes sont gratifiés pour convaincre ceux auxquels ils sont envoyés. Il est dit au début de la sourate Les prophètes : « *Le temps des comptes s'est approché*

pour les hommes, alors qu'ils se détournent, dans la distraction. Il ne leur vient de rappel qui survienne de la part de leur Seigneur qu'ils n'écoutent en se jouant » (21, 1-2). Le rappel insistant du Coran sur l'imminence de l'Heure et du jugement ne vise qu'à provoquer en lui le souvenir de Dieu rappelé par les signes de la vie ordinaire et les versets du Livre.

Oublier Dieu, c'est s'exposer à être éloigné, non seulement de Dieu, mais aussi de soi-même. À l'inverse, en nous rappelant Dieu, le dhikr nous fait réaliser qui nous sommes.

Restaurer la mémoire

Contrairement à la Bible, le Coran raconte l'histoire sainte de manière fragmentée et allusive, comme si ceux qui l'entendaient connaissaient déjà ces récits, alors que, par ailleurs, le Coran insiste sur le fait que le Prophète les ignorait avant d'en avoir eu la révélation. De ce point de vue, il faut comprendre que le Coran, en racontant les histoires des prophètes bibliques et arabes, instaure – ou plutôt restaure – une mémoire oubliée dont les archétypes résident au tréfonds de nous-mêmes. La sourate La lune conclut ainsi chacun des récits des peuples châtiés pour s'être rebellés contre Dieu et leur prophète : « *Nous avons facilité le Coran pour le souvenir. Y a-t-il quelqu'un pour se souvenir (muddakir) ?* » (54, 17, 22, 32, 40). Cette forme verbale signifie ici « *se souvenir après avoir oublié* ». « *Demandez aux Gens du souvenir (ahl al-dhikr) si vous ne savez pas* » (16, 42) dit le Coran au peuple du Prophète, en les renvoyant aux juifs et aux chrétiens, porteurs de la mémoire du Livre.

Il s'agit donc de faire sienne cette mémoire qui comporte une part d'avertissement mais aussi d'éveil intérieur : « *Nous l'avons fait descendre, Coran arabe, et nous y avons formulé des menaces afin qu'ils craignent ou bien qu'il provoque en eux un souvenir* » (20, 113). Après diverses mises en garde, il est dit : « *Ceci est un rappel (tadhkira) ; celui qui veut, qu'il prenne un chemin vers son Seigneur* » (73, 19).

Souvenir et adoration

Cette voie vers Dieu est celle de l'adoration. « *Bienheureux celui qui se purifie par l'aumône ; mentionne le nom de son Seigneur et prie* » (87, 14-5). Le *dhikr*, souvenir de Dieu et mention de son Nom, accompagne en particulier les rites du pèlerinage (*cf.* 2, 191-202 et 22, 28 et 34-6). Il constitue même la raison d'être du rite, comme il est dit à Moïse durant l'épisode du Buisson ardent : « *C'est Moi, Dieu, pas de dieu si ce n'est Moi, adore-Moi et accomplis la prière pour mon souvenir* » (20, 14). La prière communautaire du vendredi est appelée *dhikr*, comme s'il en était la raison essentielle : « *Ô vous qui croyez, lorsqu'on appelle à la prière le jour du vendredi, empressez-vous vers le rappel de Dieu. Quand la prière est accomplie, dispersez-vous sur la terre, recherchez la grâce de Dieu et invoquez Dieu abondamment afin que vous connaissiez la félicité* » (62, 10). Si le *dhikr* est le but de la prière rituelle, il doit en prolonger au-delà les effets en portant à l'invocation de Dieu dans toutes les activités humaines dont le commerce qui doit être pratiqué non pas uniquement en vue de ce monde mais comme la recherche d'une grâce.

Le *dhikr*, souvenir vivificateur de Dieu, prolonge non seulement la prière mais la dépasse : « *La prière empêche de commettre la turpide et le mal, mais le souvenir de Dieu est plus grand* » (29, 45).

La pratique du *dhikr*

Le Coran considère également le *dhikr* comme une pratique indépendante, complémentaire de la récitation du Coran – pourtant le *dhikr* par excellence – et devant produire des effets semblables sur le cœur : « *Les croyants sont ceux qui, lorsque Dieu est mentionné (ou invoqué), leurs cœurs en sont émus, qui, lorsqu'on leur récite nos versets, en ont la foi accrue et qui s'en remettent à leur Seigneur* » (8, 2). La prédisposition du cœur à s'émouvoir au souvenir et au rappel de Dieu, dépend de cette tension vers l'au-delà qui marque toute la Révélation et qui ne doit pas se relâcher car l'attente de l'Heure est en réalité celle de Dieu. C'est un tel relâchement qui est reproché à ceux qui ont précédé les musulmans bien que ce soit ceux-ci qui sont en réalité concernés : « *Le moment n'est-il pas venu pour ceux qui croient que leurs cœurs éprouvent de la contrition au souvenir de Dieu et de la vérité qui a été révélée et qu'ils ne soient pas comme ceux qui ont reçu le Livre auparavant, si bien qu'ils ont trouvé le temps long et que leurs cœurs se sont endurcis* [...] » (57, 16). Bien que le *dhikr* soit au départ une énonciation, le souvenir est le fait du cœur : « *Ceux qui croient et dont les cœurs s'apaisent au souvenir de Dieu ; n'est-ce pas par le souvenir de Dieu que les cœurs s'apaisent ? Ceux qui ont cru et accomplissaient les œuvres bonnes, bonheur à eux et quel excellent retour* » (13, 28-9). Le Coran ne donne pas d'indication sur la manière dont doit être pratiqué le *dhikr*. La *Sunna*, puis une littérature spécifique, donneront des indications à ce sujet. La première partie de la profession de foi : « *Pas de dieu si ce n'est Dieu* » est particulièrement recommandée. Les Noms divins et toute formule coranique ou consacrée par la tradition prophétique, répétée pour le souvenir de Dieu et sa remémoration et plus largement encore toute activité accomplie au nom de Dieu, en mémoire de Dieu, peuvent être considérés comme un *dhikr*.

Le *dhikr* par la langue devient progressivement celui du cœur, non pas le cœur physique, mais son correspondant dans l'ordre intérieur. Certains considéreront donc que le *dhikr* doit d'emblée être interne, selon ce verset : « *Invoque ton Seigneur en toi-même, avec imploration et crainte, sans élever la voix, matin et soir, et ne sois pas de ceux qui sont distraits* » (7, 205).

Vers le *dhikr* perpétuel

Le *dhikr* semble prendre la forme d'une adoration indépendante, individuelle ou collective, car l'incitation à invoquer Dieu est tantôt au singulier ou au pluriel. Il doit être « abondant », ce que l'on peut comprendre comme une absence de limite, dans le cas du Prophète donné en exemple aux croyants : « *Vous avez un beau modèle dans l'Envoyé de Dieu pour qui espère Dieu et le Jour dernier et invoque Dieu abondamment* » (33, 41). Le *dhikr*, on l'a vu, est tension vers Dieu et donc vers notre devenir, laquelle ne doit pas se relâcher autant que faire se peut. Il est lié à la méditation sur l'Écriture mais aussi sur le Livre du monde, comme le montrent ces versets qui associent le *dhikr* au *fikr*, l'invocation, approche immédiate à une approche méditative réflexive qui se fondent en une même adoration : « *Il y a dans la création des cieux et de la terre des signes pour ceux qui ont l'intelligence du cœur. Ceux qui invoquent Dieu debout, assis, sur leurs flancs, et*

© PHILIPPE LISSAC / GODONG

qui réfléchissent sur la création des cieux et de la terre : Seigneur, tu n'as pas créé ceci en vain, gloire à toi, protège-nous du châtiment du feu [...] *Seigneur, accorde-nous ce que tu nous as promis par la voix de tes envoyés et ne nous déçois pas le Jour de la Résurrection, tu ne manques pas à ta promesse* » (3, 190-4).

Le *dhikr* est « descendu » de Dieu vers l'homme pour que celui-ci attire le souvenir de Dieu : « *Souvenez-vous de moi, je me souviendrai de vous ; soyez reconnaissants envers moi et ne soyez pas ingrats.* » Toute grâce revient à Dieu ; l'invocation de l'invocateur revient à l'invoqué. Par sa répétition abondante, le *dhikr* se résorbe en son principe un, sans associé. ■

TEXTE > **VINCENT FEROLDI**

ÉTIENNE RENAUD
LA PASSION DU DIALOGUE
ÉCRITS DE VIE

Prêtre, supérieur général de la Société des Pères Blancs, directeur du PISAI, membre du GRIC, constructeur de ponts entre les hommes…

Avec minutie, l'auteur, Rémi Caucanas, a rassemblé en un même ouvrage les nombreuses contributions écrites d'Étienne Renaud (1936-2013), les présentant en cinq séquences : *Un dialogue recherché. Une palettes de couleurs arabes. Dialogue et mission : la forme et le geste. La nuance du trait* et *Touches finales*. Sont aussi données une chronologie d'Étienne Renaud, une carte des postes missionnaires qui furent les siens et une imposante bibliographie (13 pages). Il en résulte un ouvrage à deux facettes : un recueil d'articles de premier plan d'Étienne Renaud et une biographie de celui qui fut supérieur général de la Société des missionnaires d'Afrique de 1986 à 1992.

Premier constat : les nombreux voyages et insertions et la multiplicité des personnes rencontrées ont amené Étienne Renaud à découvrir la diversité des pratiques de l'islam. D'où une tension entre l'aspect sociologique, voire politique, de l'islam, et sa dimension religieuse et spirituelle qui mène à l'intime de la personne. Ni islamologue, ni théologien au sens universitaire du terme, il est animé de belles intuitions spirituelles et se considère comme l'homme des « tâches initiales ». Ainsi, le fait de vivre en « terre d'islam » l'invite à adopter une attitude contemplative, à mettre en œuvre la réflexion de Massignon : « *On ne trouve la vérité qu'en pratiquant l'hospitalité et à se garder de tout esprit de possession car,* comme le disait Abraham Lincoln, *ne soyons pas pressés de dire que Dieu est de notre côté. Prions pour être du côté de Dieu.* » Ce long compagnonnage lui permet, en 2012, de résumer par une expression lapidaire ce qui lui apparaît être la différence essentielle entre l'islam et le christianisme : « *Dans l'islam, Dieu donne ; dans le christianisme, Dieu se donne.* » Deux facettes du mystère de Dieu à méditer, habité d'humilité.

Par ailleurs, à travers ses écrits et vie, nous sommes plongées dans les méandres de ces soixante dernières années et pouvons nous souvenir d'une actualité internationale abondante, d'une vie ecclésiale dynamisée par Vatican II, du développement du wahhabisme et de l'extrémisme musulman, de la vitalité plus ou moins forte des relations islamo-chrétiennes, de l'évolution d'une société de missionnaires qui s'internationalise peu à peu tant par ses membres que par ses nouvelles implantations…

Des écrits d'Étienne Renaud surgissent quelques belles convictions, porteuses d'avenir, car pour peu que nous soyons des passionnés du dialogue, elles peuvent les nôtres en ce XXIe siècle : « *Vivre l'Évangile avant d'en parler, établir avec tout homme une rencontre vraie dans le respect mutuel, suivre le Christ dans sa passion pour la réconciliation, ne pas mettre par notre étroitesse des frontières au mystère de Dieu* » (p. 240). Cela n'est nullement en contradiction avec le fait de reconnaître que la pratique du dialogue est et demeurera un véritable défi. Car, comme Étienne l'a lui-même vécue personnellement, il existe au plus profond de l'être du disciple du Christ une tension qui procède de la démarche de l'amour : « *D'un côté, on veut aimer l'autre tel qu'il est et tel qu'il veut être, en ce qu'il a de différent. De l'autre, on veut partager avec lui ce que l'on a de meilleur, de plus précieux, notre foi* » (p. 215).

Comme un testament, résonnent alors ces dernières traces écrites par Étienne Renaud en 2013, peu de temps avant son décès, lui qui estimait avoir été invité par Dieu à « *élargir l'espace de sa tente* » : « *Nous sommes appelés à rechercher un chemin d'unité qui va au-delà de ce que chacun peut embrasser dans sa foi individuelle, une sorte de tension commune vers l'unité qui nous invite à relire toute la problématique développée jusqu'à présent dans une perspective globale de la présence de Dieu dans l'histoire et la vie de toute l'humanité, d'un Dieu "qui veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité" (1 Tm 2,4). Nous sommes invités à percevoir la recherche de Dieu comme un bien commun de toute la famille humaine et la parcelle de foi qui est en chaque homme fait partie de ce bien commun* » (p. 414). ■

Rémi Caucanas, Étienne renaud, *La passion du dialogue*, Publications Chemins de Dialogue, 2017, 448 pages.

POUR UNE THÉOLOGIE PRATIQUE DU DIALOGUE

À l'occasion des vingt-cinq ans de l'Institut de sciences et théologie des religions de Marseille, fut organisé un colloque au titre ambitieux puisqu'il mettait l'accent sur une forme précise de théologie du dialogue, à savoir une théologie « pratique ». La revue théologique et pastorale sur le dialogue interreligieux de Marseille nous en publie aujourd'hui les Actes.

Les douze contributeurs, parmi lesquels Mgr Jean-Marc Aveline, Philippe Capelle-Dumont, Xavier Manzano, Michel Fédou, Christan Salenson et Colette Hamza, évoquent autant les chemins que les enjeux du dialogue interculturel et interreligieux. La place de la mission, la question de la conversion, le rapport aux Écritures sont également abordés.

Un bon numéro à acquérir et à travailler ! ■

***Chemins de dialogue*, n° 51, juin 2018, 220 pages.**

TEXTES > **GILLES MATHOREL**

CONVERTIR LE MONDE ARABE

L'OFFENSIVE ÉVANGÉLIQUE

La lecture de ce livre nous éclaire sur un dynamisme religieux que nous connaissons mal à partir de la France ou de l'Europe, à savoir celui des évangéliques américains.

Il serait difficile d'évaluer l'ensemble de cet ouvrage qui est une reprise de la thèse doctorale que l'auteure a travaillée et présentée en 2012. Celle-ci a ensuite été poursuivie par des recherches postdoctorales jusqu'en 2017. La lecture de ce livre est très enrichissante surtout pour tout ce qui concerne les relations interreligieuses. Il met en évidence la présence active des évangéliques, principalement américains. Ce livre peut aussi nous aider à comprendre la réaction d'une grande partie des Américains, hostiles à toute collaboration avec les musulmans, d'où qu'ils soient. Nous le savons depuis longtemps, les conversions sont problématiques dans bien des cas, et plus spécialement dans le monde arabe. Cela provoque toujours ce que l'auteure qualifie de « *bouleversements protéiformes* ». Malgré cela, les conversions sont là. Dans sa préface, Olivier Roy nous indique qu'il y aurait près de 20 000 conversions au catholicisme et, à l'opposé, 200 000 conversions à l'islam. Même si, dès 1830, la SMEP (Société des missions évangéliques de Paris) commence à agir en Algérie, ce sont surtout les évangéliques américains qui vont se manifester aux musulmans et aux catholiques orientaux du monde arabe. Tout au début, ils cherchent à se démarquer du catholicisme lié aux croisades d'autrefois (p. 24). Puis ils développent une certaine mystique, convaincus qu'un mandat divin leur avait été assigné et que la culture américaine serait le véhicule idéal du christianisme (p. 37). Objectivement, ils ont peu de contacts effectifs avec les musulmans. Mais l'ensemble rentre dans leur imaginaire religieux, suscitant à la fois une curiosité et une répugnance (p. 26). Certains d'entre eux vont donc étudier l'islam mais moins dans une démarche de connaissance que par un désir de mieux le démolir (p. 81). C'est dans ce contexte qu'ils vont s'efforcer de témoigner : on édifie par l'exemple et, après seulement, on explique la teneur du message (p. 61).

L'auteure nous invite ensuite à juger sur pièces les exemples de conversion. En 48 pages, elle nous présente dix récits de conversion au christianisme : des récits qui demandent à être lus et appréciés à leur juste valeur, non sans une certaine pru-

dence. Le chiisme étant ouvert à la recherche, il n'est pas étonnant de trouver que la moitié des convertis qu'elle présente, soient des chiites. Toute recherche mal encadrée peut devenir une porte ouverte à la conversion. En général, on comprend que ces conversions ne soient pas sans lourdes épreuves à traverser mais, finalement, beaucoup de ces nouveaux chrétiens se rejoignent pour souligner une meilleure vie sociale (p. 110) après une vie de famille trop bien réglée (p. 93) et sont heureux de se sentir maintenant maître de leur vie (p. 129). Voilà ce que l'on peut dire à propos de ces conversions telles qu'elles peuvent être vécues au « ras du sol ».

Mais qu'en est-il au plan des institutions ? L'auteur nous parle d'une « *offensive américaine* ». Les Américains vont donc tout faire pour endommager l'aspect institutionnel de l'islam. Ils font souvent un amalgame entre culture arabe et islam (p. 191). Ils font porter leur intérêt sur la sécurité et non sur la théologie ou la culture (p. 205). Ils tendent à propager une absolutisation de la différence qui devient alors un ressort essentiel de la xénophobie, du racisme et de ses variantes (p. 207). Tout ceci ne se fera pas sans mal, puisque les prédicateurs chrétiens et musulmans vont même s'affronter jusqu'à une certaine incitation à la violence confessionnelle (p. 166).

Ainsi va apparaître non seulement des évangéliques arabes comme le pasteur Tony Maalouf, mais aussi l'émergence d'un protestantisme arabe. Il s'agit de la « *continuation d'une histoire complexe ; en somme d'une aventure partagée entre deux aires culturelles majeures du monde contemporain* » (p. 228).

Les évangéliques américains sont définitivement anti-musulmans et donc anti-arabes et pro-israéliens. Leur objectif est d'inciter à la conversion et non à la promotion d'un dialogue interreligieux. Il semble que, pour eux, le monde arabe ou le monde musulman n'ait rien à leur apprendre. ■

Fatiha Kaoues, *Convertir le monde arabe. L'offensive évangélique*, CNRS Éditions, Paris, 2018, 240 pages.

CHRÉTIENS DE GAZA

DOCUMENT

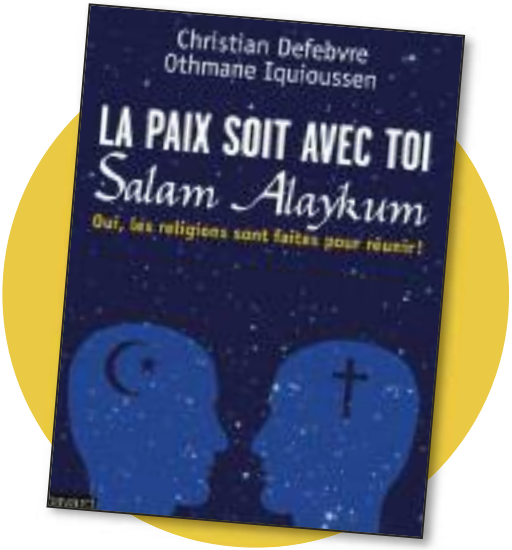
En ces temps où l'actualité internationale ne permet guère d'avoir quelques espoirs sur une résolution à court terme du conflit israélo-palestinien et le retour de la paix au Proche-Orient, ce livre se présente comme un cri. C'est le témoignage, par l'écrit, l'histoire et la photographie, de la présence chrétienne à Gaza au temps des Pères du désert, au moment de l'expansion de l'islam, des Croisades et de l'Empire ottoman, et au XXI[e] siècle. Il aide à réfléchir à la place des minorités dans les sociétés et à la responsabilité des politiques dont certains semblent ne pas souhaiter délier les fils de la complexité de la réalité présente où bien des chrétiens, juifs et musulmans aimeraient pouvoir cohabiter dans un climat de paix. ■

Christophe Oberlin, *Chrétiens de Gaza.* Photographies de Serge Nègre, Éditions Érick Bonnier, 2017, 208 pages.

TEXTES > **COLETTE HAMZA**

LA PAIX SOIT AVEC TOI SALAM ALAYKUM

OUI, LES RELIGIONS SONT FAITES POUR RÉUNIR !



Livre à deux voix : celle de Christian Defebvre, spécialiste de l'histoire des religions et docteur en sciences de l'éducation, et Othmane Iquioussen, imam à la mosquée de Raismes dans le Nord de la France, diplômé d'Al Azhar au Caire.

Adoptant une posture résolument optimiste sur la place des religions – et plus spécifiquement du christianisme et de l'islam – dans la construction de la paix, les auteurs prennent, tout d'abord, le parti pris de montrer dans les textes sacrés des deux religions les fondements de cette paix. Ils abordent ensuite, de manière réaliste, les dérives de l'histoire dans les relations entre chrétiens et musulmans. Cela débouche sur une intéressante étude de la notion de *djihad*, avant d'aborder enfin la question de la vérité.

La partie historique, la plus longue, est assez fouillée du côté chrétien. On peut regretter que les conquêtes musulmanes soient abordées rapidement. Les auteurs se concentrent ensuite sur le wahhabisme et le salafisme jusqu'à aujourd'hui, avec « *l'imposture religieuse et barbare* » de Daesh. Ce chapitre se termine par une présentation de l'islam en France.

La question du *djihad* est abordée dans ses divers aspects, en particulier spirituel et moral, sans occulter la question de la violence, en cherchant à donner des éléments de réponses intéressants, notamment à propos du fameux « verset du sabre » dans le Coran. La comparaison entre Jésus et Mohammed, peu convaincante, n'apporte pas grand-chose à cette partie. Le dernier chapitre propose un regard croisé sur la question de la vérité, avec un certain déséquilibre dans la forme et dans l'approche, l'une théologique et l'autre plus historique. À vouloir tout dire, dans des styles littéraires divers et une approche à la fois historique et théologique, on perd un peu le fil du discours et surtout une certaine unité dans la construction de l'ouvrage. Il contient cependant un certain nombre de réflexions qui peuvent aider dans une connaissance réciproque et dans une compréhension de l'actualité que permet le recul historique.

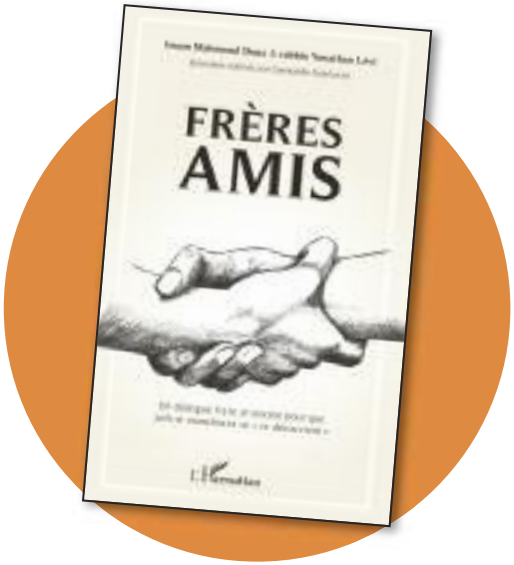
En conclusion, les auteurs invitent à pousser trois portes : celle du discernement, qui évite les manipulations et distancie face aux événements, celle de l'écoute et du dialogue, et enfin celle de l'optimisme et de la confiance, empruntant ainsi résolument le chemin de la fraternité. On ne peut que saluer cet appel en faveur d'une éducation à la paix. ■

Christian Defebvre, Othmane Iquioussen, *La paix soit avec toi, Salam Alaykum. Oui, les religions sont faites pour réunir !* Bayard, Paris, 2017, 364 pages.

TEXTES > **COLETTE HAMZA**

FRÈRES AMIS

UN DIALOGUE FRANC ET SINCÈRE POUR QUE JUIFS ET MUSULMANS SE « RE-DÉCOUVRENT »



Éclairer, avec des mots simples, la réflexion de chacun et faire que juifs et musulmans ne tombent pas dans le piège tendu par les terroristes.

Voilà un livre à deux voix rare, puisqu'il fait dialoguer un imam et un rabbin, devenus *Frères amis*. On pourrait dire à trois voix puisque la journaliste à l'initiative de l'ouvrage et qui conduit les entretiens entre Mahmoud Doua et Yonathan Lévi est chrétienne.

C'est pour faire front à « *la montée du communautarisme, la méconnaissance, l'intolérance, la haine, et le racisme* » que ce livre a été écrit, comme le dit Gwenaëlle Guerlavais dans sa préface. Les mêmes raisons fondent l'engagement des deux religieux et universitaires sur le terrain pour lutter ensemble contre l'inculture religieuse et désamorcer les conflits près de Bordeaux. Les paroles ici échangées sont donc bien enracinées dans l'action concrète, en particulier auprès de jeunes.

L'ouvrage présente tout d'abord « *l'imam républicain* », originaire de Mauritanie, dans l'ethnie des Chorfa, descendante du prophète Mohammed, et le « rabbin patriote », parisien, « *né du bon côté de la vie* » et marié à une pasteure. Ils expliquent à quatre mains les raisons de ce livre en réaction aux attentats et pour combattre la méconnaissance, car « *on ne hait pas celui que l'on connaît* ».

Les deux religieux dialoguent ensuite sur leurs différences et ressemblances à propos de la foi et de la loi religieuse, avant d'interroger les racines de la discorde entre juifs et musulmans et d'appeler à se « redécouvrir » pour construire un avenir fraternel à travers, en particulier, des initiatives communes.
Ce livre de questions/réponses plein d'espérance est construit de manière pédagogique et attrayante. Il est ponctué de dessins humoristiques, de citations des Écritures saintes des deux Traditions ou de grands spirituels, chaque chapitre se concluant par une page de ce qu'il faut retenir. L'ouvrage se termine par un utile glossaire. La postface rédigée par la pasteure Catherine Stoerkel, épouse de Yonathan Lévi, ajoute une quatrième voix dans ce concert bien venu pour une République apaisée que tous quatre veulent défendre.

Imam Mahmoud Doua, rabbin Yonathan Lévi, *Frères amis*, éd. L'Harmattan, Paris, 2018, 236 pages.

TEXTES > **VINCENT FEROLDI**

L'ACCUEIL DES NOUVEAUX CONVERTIS

DANS LES COMMUNAUTÉS CHRÉTIENNES

Ce livre rassemble les interventions d'une vingtaine de chercheurs à un colloque, tenu en janvier 2017 à la Faculté de théologie de Lyon, portant sur l'accompagnant pastoral des nouveaux convertis.

Textes écrits voici plus d'un an, les contributions proposées au lecteur n'ont rien perdu de leur pertinence et de leur actualité, alors que la société française est de nouveau marquée dans sa chair par des attaques du salafisme djihadite dans le Sud de la France. Elles sont réparties en deux parties. La première traite de l'islam. La seconde aborde les questions de l'enseignement de l'islam à l'école et de la loi dite sur le voile.

Il ne faudrait pas pour autant croire que ce livre n'est destiné qu'aux seuls enseignants et intervenants en milieu scolaire. Il sera profitable à tous les publics car, par des textes brefs et bien enracinés dans notre quotidien, le lecteur est invité à aller à l'essentiel des différentes notions et sujets abordés.

Dès l'introduction (pp. 9-21), on comprend que notre compréhension de l'islam s'insère dans la longue Histoire et un imaginaire alimenté par le flux médiatique. Il est donc nécessaire d'avoir une approche critique, tout en préservant une attitude de dialogue et un profond désir de fraternité humaine.

Sujet tabou pour les uns, communiqué de victoire pour les autres, la question des conversions et de l'accueil des convertis méritait de devenir un sujet d'études dépassionné et académique. Il est donc heureux que l'équipe de recherche « Annonce, dialogue et cultures contemporaines » (ADCC) de l'Université catholique de Lyon ait suscité ce colloque et favorisé cette publication.

Une première partie présente la diversité des approches confessionnelles (protestantisme évangélique, catholicisme, orthodoxie) et s'interroge sur ce qui se passe quand ces champs se croisent : par exemple, quand le pentecôtisme influence le catholicisme.

La deuxième fait entrer le lecteur dans la longue durée : de l'accueil contrasté des convertis dans la Bible (Ruth, Akhior, Saul de Tarse…) et de la catéchèse dispensée par saint Augustin aux pratiques catéchuménales catholiques depuis la Seconde Guerre mondiale jusqu'aux derniers enseignements du Magistère.

Il est ensuite question des changements contextuels et des interactions entre le christianisme et les cultures contemporaines multireligieuses. Sont mieux perçus les décalages et passerelles possibles entre le christianisme et la postmodernité, la sécularisation, le bouddhisme, l'islam… Des typologies sont esquissées.

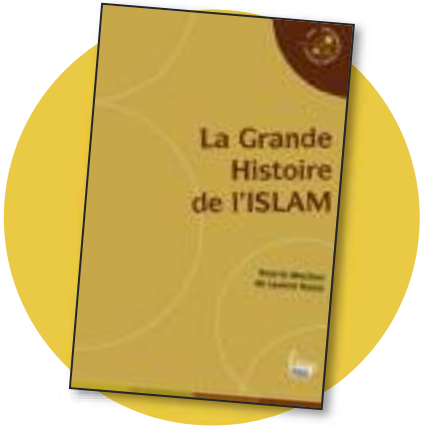
La dernière partie propose des pratiques pastorales nouvelles comme l'évangélisation des paroisses par une équipe missionnaire, l'évangélisation sur la Toile ou le parcours Alpha et ses suites. ■

Marie-Hélène Robert (dir.), *L'accueil des nouveaux convertis dans les communautés chrétiennes*, Éditions Saint-Joseph, Québec, 2018, 272 pages.

TEXTES > **GILLES MATHOREL**

LA GRANDE HISTOIRE DE L'ISLAM

UN ITINÉRAIRE HISTORIQUE ET GÉOPOLITIQUE



Ouvrage conçu à partir d'articles du magazine *Sciences humaines*, revus et actualisés pour la présente édition.

Ce petit livre de 192 pages n'est pas un traité scientifique de l'histoire de l'islam. Il se veut être un outil de travail pour ceux et celles qui veulent approfondir leurs connaissances de l'islam, notamment dans ses aspects historiques. L'ensemble consiste en 21 présentations de sujets variés, en général de 3 à 8 pages chacune, par différents spécialistes.

À l'article publié originellement dans le magazine s'est souvent ajouté dans le livre un ou deux « encadrés » pour une meilleure actualisation du sujet. Enfin, chaque article ou encadré peut se continuer en consultant la bibliographie mentionnée.

Le livre traite de questions purement historiques comme « *Qui était Mahomet ?* » ou encore « *L'islam a-t-il connu des âges d'or ?* » Les questions plus religieuses ne sont pas absentes : « *Peut-on réécrire le Coran ? Le religieux domine-t-il le politique ?* » Beaucoup d'aspects socio-religieux sont présents dans ce livre et nous permettent d'approfondir les questions que nous nous posons : « *Qu'entend-on par Jihad ? Pourquoi l'Occident l'a-t-il emporté ? L'islam a-t-il épousé la modernité ? Comment vivre l'islam en France ?* »

Enfin le livre se devait de faire référence aux sujets brûlants d'actualité comme : « *Que veut dire islamiste ? De quoi Daesh est-il le nom ? Le wahhabisme, maladie de l'islam ? Islam et démocratie* »... et quelques autres encore. Les auteurs de ces présentations restent très personnels dans leurs approches. Leurs présentations sont très courtes pour des sujets très importants. On pourra être en désaccord avec eux sur un point ou l'autre. Mais au moins, ils stimulent la réflexion.

Ces sujets n'épuisent pas toute la réalité de l'islam d'aujourd'hui. Ils ont l'avantage de nous laisser entrevoir la grande richesse de cette religion et de son passé historique. Comme le souligne Laurent Testot : « *La conclusion de cet itinéraire historique et géopolitique s'impose. L'islam d'aujourd'hui, comme celui d'hier, est pluriel* » (p. 7). Mais, je ne sais si nous pouvons le suivre jusqu'au bout quand il poursuit avec ces mots : « *Une seule quasi-certitude : à l'horizon de 2050, les populations musulmanes devraient dépasser les chrétiennes en termes d'effectifs.* » Quoi qu'il arrive, ce livre reste un appel à une meilleure connaissance des héritiers du prophète Mohammed, non pas pour les « détruire », mais pour vivre en harmonie avec eux. Un livre à lire et à conserver sous la main. ■

Laurent Testot (dir.), *La grande histoire de l'islam*, Éditions Sciences Humaines, 2018, 192 pages.

lire et voir

TEXTES > **GILLES MATHOREL**

LA POLITIQUE MUSULMANE DE LA FRANCE

UN PROJET CHRÉTIEN POUR L'ISLAM ?

Un livre interpellant, mettant en perspective la question musulmane dans la France de la première moitié du XX^e siècle.

Rien que par son titre, ce livre interpelle et semble contenir une contradiction. En effet, l'auteur semble vouloir nous présenter une politique qu'il qualifie de « musulmane » ; mais le sous-titre nous laisse supposer qu'il s'agirait en fait d'un « projet chrétien ». De quoi s'agit-il en fait ?

La France, en tant que pouvoir colonial, devient l'autorité politique de toute l'Afrique du Nord, essentiellement l'Algérie, le Maroc et la Tunisie. Tous ces peuples s'imposent à eux comme étant avant tout des musulmans. Il va donc falloir mettre en place une politique française mais en harmonie avec la religion musulmane. Cette politique sera promue essentiellement par un homme peu connu de nos jours, Robert Montagne (1893-1954). Il sera entouré de collaborateurs ayant eu, eux aussi, une expérience du monde arabe. Parmi ceux-ci, nous pouvons remarquer la présence de Louis Massignon. Ces derniers étant des chrétiens convaincus, toutes leurs initiatives ou suggestions seront empreintes de la culture chrétienne, même s'ils doivent rester en harmonie avec la laïcité française. C'est en ce sens qu'on peut ajouter l'adjectif « chrétien » au projet pour l'islam mais sans oublier le point d'interrogation laissé par l'auteur à la fin du titre.

Concernant les efforts pour trouver une politique « musulmane », dès 1911, le gouvernement met en place le CIAM (Commission interministérielle des affaires musulmanes). Ce sera ensuite une grande diversité de bureaux d'études, et d'institutions en tous genres, chargés d'aider les gouvernants à mieux comprendre la réalité musulmane à laquelle ils font maintenant face. Une même question sera récurrente dans toutes ces instances : « *La foi musulmane et la démocratie à la française sont-elles conciliables ?* » Pour certains, la réponse sera négative car, selon eux, « *les lois du Coran sont incompatibles avec les lois françaises* ». En ce cas, l'identité musulmane devient un obstacle à l'intégration (p. 74-75). Des tensions vont rapidement se faire jour entre musulmans et français. Cela provoquera parfois un exode (p. 49) de certains ou encore, ici ou là, des manifestations hostiles. La population docile peut devenir parfois revendicative et même vindicative (p. 125). Mais cela sera une révolte contre l'impérialisme européen avant d'être

une renaissance religieuse (p. 145), comme l'explique Robert Montagne : « *C'est le fanatisme religieux qui devait fournir les moyens d'action les plus efficaces et c'est donc autour d'une idée religieuse que se cristallisera l'opposition contre la puissance mandataire* » (p. 146).

Ce livre est l'écho bien détaillé d'une thèse d'histoire présentée en juin 2015 à l'École pratique des hautes études. Il nous renseigne sur des aspects méconnus de notre histoire commune entre Maghrébins et Français. Un des premiers est la pensée et l'action de Robert Montagne, non seulement politicien, mais aussi penseur convaincu et malgré tout peu connu. Il aura une action aux niveaux les plus élevés : chercheurs, politiciens, etc. Mais il restera aussi très concerné par ce qu'était l'islam au niveau des musulmans ordinaires. Il saura fustiger l'incompétence des fonctionnaires coloniaux qui auront parfois « *les défauts d'une aristocratie ignorante, légère et dédaigneuse* » (p. 184).

Robert Montagne à lui seul symbolise tout l'effort de la France au service de sa nouvelle population musulmane. On pourra le critiquer quant à ses conclusions, mais jusqu'au bout il restera fidèle à ses convictions. Il est au moins la preuve flagrante que la France n'a pas attendu la V^e^ République pour s'occuper des musulmans.

Avec ce livre, nous voyons mieux les difficultés de l'islam et des musulmans pour trouver leur place en milieu français. On comprend aussi que tous les fonctionnaires de l'époque, sans être prosélyte, ne pouvaient pas faire abstraction de leur culture chrétienne. Le chantier a été ouvert au début du XIX^e^ siècle et, en ce début du XXI^e^ siècle, il est toujours ouvert. ■

Jalila Sbaï, *La politique musulmane de la France. Un projet chrétien pour l'islam ? (1911-1954)*, CNRS Éditions, Paris, 2018, 392 pages.

TEXTE > **VINCENT FEROLDI**

VIVRE ENSEMBLE…

OU MOURIR COMME DES IDIOTS !

Ils sont vingt-sept et se présentent comme un ministère. Le « ministère du Vivre-Ensemble ». Ils appartiennent ou non à des associations, des collectifs, des chapelles… Parmi eux, les clarisses françaises d'Assise, un imam médecin cancérologue, un dresseur de chevaux, un tapissier-décorateur, le président de la communauté juive, le délégué diocésain aux relations avec les musulmans, un colonel, un animateur radio…

Constatant que l'expression « vivre ensemble », récurrente dans les médias, discours politiques et messages associatifs, est souvent galvaudée, eux, les praticiens du vivre ensemble ont souhaité explorer et partager à partir de leur propre expérience cette fameuse notion. Il en ressort de « bonnes saveurs », des « chapelets de réflexion » et une conviction très profonde que nous avons tous des capacités extraordinaires pour travailler ensemble, quelles que soient nos différences. ■

Collectif, *Vivre ensemble ou mourir comme des idiots*, éd. Deux Plumes, Paris, 2018, 192 pages.

DE L'ACCUEIL DES MIGRANTS...

En complément de notre dossier « Les catholiques et les phénomènes migratoires », on trouvera ici une sélection d'ouvrages pour aller plus loin.

L'ACCUEIL DES MIGRANTS : UNE EXPÉRIENCE QUI DÉPLACE

Une invitation à la relecture dans la foi
SNPMPI, 2017, 36 pages.

Beaucoup de chrétiens sont engagés dans l'accueil et l'accompagnement de migrants.

Cette publication invite à relire cette expérience à la lumière de l'Évangile et approfondir le lien entre l'engagement solidaire et la foi en Jésus Christ.

Après une méditation biblique en guise d'introduction, une relecture guidée vous est proposée, suivie d'une dizaine de fiches pratiques pour animer des rencontres de relecture.

SENSIBILISATION ET CHANGEMENT DE REGARD

***in Courrier de la pastorale des migrants*, n° 135, octobre 2018.**

Dans ce numéro, un écho du chantier lancé en juin 2017 qui avait pour objectif de mieux cerner l'état de l'opinion publique catholique face aux migrations et d'identifier les principaux critères déterminant le positionnement des catholiques sur cette question et de potentiels leviers d'action pour convertir le regard.

Le n° 136 se fera l'écho des avancées de ce chantier, suite notamment au séminaire de travail sur la sensibilisation des 24 et 25 mai organisé par la pastorale des migrants.

LES PAUVRES AU CŒUR DE L'ÉGLISE ?

***in Spiritus*, n° 232, septembre 2018.**

Tel est le titre sous forme d'interrogation et non d'affirmation – ce qui témoigne du chemin à parcourir qu'il reste à l'Église – du dossier de la dernière livraison de la revue trimestrielle des spiritains.

En avant-propos, l'excellent article d'Emmanuel Pic, curé de la paroisse Notre-Dame de Dijon, sur « *le cercle vertueux de l'accueil de l'étranger* ». Ou comment les expériences vécues de fraternité font bien plus évoluer les mentalités que tous les discours et homélies.

MINEURS MIGRANTS VULNÉRABLES ET SANS VOIX

***Documents Épiscopat*, 8/9-2018.**

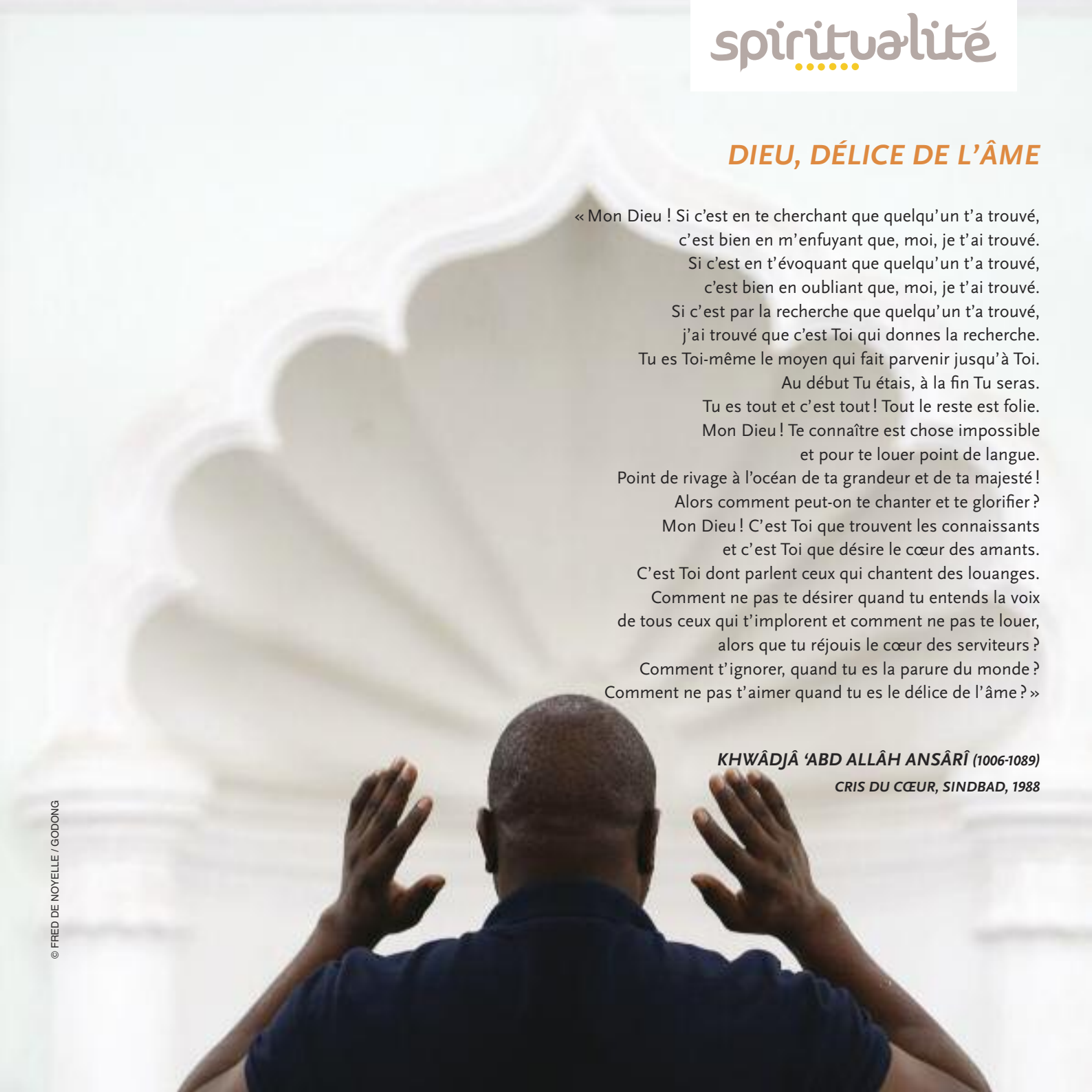
« *Quiconque accueille en mon nom un enfant comme celui-ci c'est moi qu'il accueille* » (Mc 9, 37). En 2017, dans son message pour la Journée mondiale du migrant et du réfugié, le pape François attirait notre attention sur la situation des enfants qui émigrent seuls pour fuir la pauvreté et la violence. Le Service national de la pastorale des migrants et des personnes itinérantes de la CEF a exposé les problématiques spécifiques et les défis de l'accompagnement de ces mineurs migrants, dans le cadre d'une journée d'études qui a donné naissance à ce document.

DIEU, DÉLICE DE L'ÂME

« Mon Dieu ! Si c'est en te cherchant que quelqu'un t'a trouvé,
c'est bien en m'enfuyant que, moi, je t'ai trouvé.
Si c'est en t'évoquant que quelqu'un t'a trouvé,
c'est bien en oubliant que, moi, je t'ai trouvé.
Si c'est par la recherche que quelqu'un t'a trouvé,
j'ai trouvé que c'est Toi qui donnes la recherche.
Tu es Toi-même le moyen qui fait parvenir jusqu'à Toi.
Au début Tu étais, à la fin Tu seras.
Tu es tout et c'est tout ! Tout le reste est folie.
Mon Dieu ! Te connaître est chose impossible
et pour te louer point de langue.
Point de rivage à l'océan de ta grandeur et de ta majesté !
Alors comment peut-on te chanter et te glorifier ?
Mon Dieu ! C'est Toi que trouvent les connaissants
et c'est Toi que désire le cœur des amants.
C'est Toi dont parlent ceux qui chantent des louanges.
Comment ne pas te désirer quand tu entends la voix
de tous ceux qui t'implorent et comment ne pas te louer,
alors que tu réjouis le cœur des serviteurs ?
Comment t'ignorer, quand tu es la parure du monde ?
Comment ne pas t'aimer quand tu es le délice de l'âme ? »

***KHWÂDJÂ 'ABD ALLÂH ANSÂRÎ** (1006-1089)*

CRIS DU CŒUR, SINDBAD, 1988



© FRED DE NOYELLE / GODONG

LA VISITE

Nos communautés devraient être des lieux
où tous les chercheurs de Dieu frapperaient
sans crainte à la porte, parce qu'ils sauraient
qu'ils seront accueillis et qu'on leur dira :
« Viens ! Il y a une place pour toi,
mystérieusement préparée pour toi par Dieu. »
« Qu'est donc le mortel pour que tu t'en souviennes,
le fils d'Adam, que tu le veuilles visiter ? » (Ps 8,5).
Nous, chrétiens, répondons :
« Tu te souviens de nous, Seigneur, tu nous visites. »
Tel est le message que je désire vous laisser :
« Au milieu des épreuves, des doutes et des échecs,
nous sommes et nous demeurerons
toujours ceux dont Dieu se souvient et qu'il visite. »

CARDINAL JEAN-LOUIS TAURAN
SANCTUAIRE DE COLLEVALENZA, 15 AVRIL 2012,
in JE CROIS EN L'HOMME,
ÉD. BAYARD, 2016, PP. 310-311

© FRED DE NOYELLE / GODONG